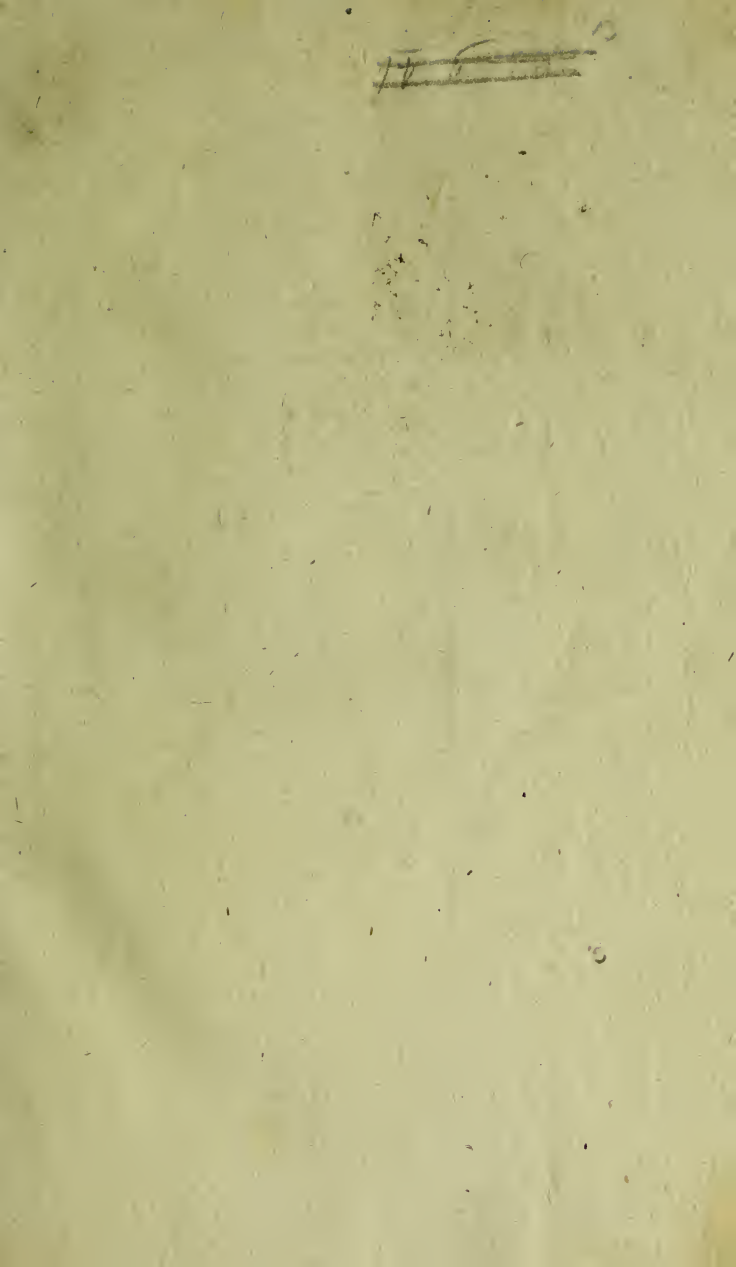



CORN. HENR. A ROY. MEDICINÆ DOCTOR.



# CONSIDÉRATIONS

SUR L'ORIGINE,

LA CAUSE ET LES EFFETS

# DE LA FIÈVRE,

SUR L'ÉLECTRICITÉ

MÉDICALE

*ET SUR LE MAGNÉTISME*

ANIMAL.

# CONSIDÉRATIONS

SUR L'ORIGINE, LA CAUSE ET LES EFFETS

# DE LA FIÈVRE,

## SUR L'ÉLECTRICITÉ MÉDICALE

*ET SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL.*

Par M. JUDEL, Docteur en médecine de la faculté de Monpellier, ancien Médecin en chef d'un hopital militaire, Ex-Législateur au conseil des Anciens.

---

Liberam profiteor Medicinam nec ab antiquis sum, nec à novis, utrosque ubi veritatem colunt sequor, magnifacio sæpius repetitam experientiam.

KLEIN.

---

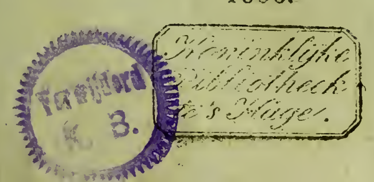
A PARIS,

CHEZ TREUTTEL et WURTS, libraires, rue de Lille, n.° 17; GABON, libraire, rue de l'École de Médecine, n.° 27.

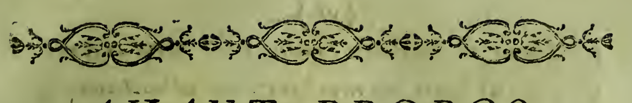
ET A VERSAILLES,

CHEZ JACOB, imprimeur-libraire de la Préfecture, etc., avenue de St.-Cloud, n.° 49; l'Auteur, rue de Provence, n.° 12.

1808.




WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



# AVANT-PROPOS.

*Je n'étois pas décidé d'abord à attacher mon nom à cet Opuscule, parce qu'il ne peut lui donner aucun poids ; mais en y réfléchissant avec plus d'attention, j'ai pensé que je devois offrir le vrai point de mire à ceux qui daigneroient élever quelques difficultés contre mon opinion relativement à l'abus du Quinquina ; parce que je me ferois un devoir d'y répondre, s'il elles étoient présentées avec les égards que les gens honnêtes ne doivent jamais perdre de vue dans les discussions même les plus animées : ce n'est ni son opinion, ni son amour-propre, mais la vérité qu'il s'agit de faire triompher.*

*J'ai pensé d'ailleurs, qu'il ne convenoit pas de laisser planer sur une tête innocente, mais que je devois concentrer sur la mienne, le prétendu ridicule d'avoir cru à l'utilité du Magnétisme animal et de la fièvre, et de leur avoir fait une généalogie ; aussi antique que brillante, d'après laquelle l'un et l'autre sortent du cahos au même instant que le monde. Ces idées paroîtront problématiques et très-ha-*

*sardées ; mais j'ose croire que tous ceux qui voudront bien les méditer avec attention, finiront par se familiariser avec elles.*

*Je ne me suis point fait illusion sur les obstacles attachés au projet d'armer l'opinion publique contre une prévention séduisante et très-enracinée. Le sentiment doit se soulever, en effet, contre l'idée que la fièvre est presque toujours utile, et que ceux qui l'étouffent ont, parconséquent, très-souvent tort. Mais en général, et en particulier dans l'exercice de la Médecine, la science et l'expérience sont des guides plus sûrs que les sentimens. Les malades qui ne calculent que le présent, sont toujours disposés à trouver bon tout ce qui le rend moins pénible ; mais l'homme de l'art que des désirs indiscrets et l'interêt fugitif du moment ne doit point éblouir, peut porter ses vues sur l'avenir.*

*Il falloit que je fusse convaincu que le bien général fût lié à la cause que je défends, pour me déterminer à provoquer une controverse qui ne peut m'offrir que des chances ingrates, parce que je n'aurai pour moi que des vérités décréditées : mais en pareil cas, doit-on calculer froidement les suites per-*

*sonnelles que peuvent avoir les efforts qu'on fait pour établir et propager des opinions qu'on croit très-intéressantes ?*

*D'ailleurs, mes principes et mes sentimens se glissent quelquefois sous ma plume ou s'élancent sur mes lèvres, sans l'aveu de ma volonté : cette habitude, je le sais, a quelques inconvéniens ; mais on agit avec son caractére aussi nécessairement qu'on respire avec ses poumons. Cependant chez tous les Peuples asservis, le besoin et l'habitude de feindre finissent par imprimer un vernis de foiblesse et de fausseté à tous les caractères sans ressort : les ames à l'épreuve de l'intérêt et de la peur, furent dans tous les temps très-peu communes.*

*En me prononçant en faveur du Magnétisme et de la fièvre, j'ai cru et voulu servir les hommes et la vérité : je dois d'ailleurs la vie à l'un, et l'autre, en guérissant souvent pour moi, m'a procuré quelque réputation. M. Bordeu prétendoit que les Médecins qui avoient de l'esprit, en savoient assez pour les hommes, et que ceux qui avoient les formes extérieures agréables, étoient assez savans pour les femmes. Pour moi, je n'ai rien eu*

*ne mieux à faire, que de choisir la* FIÈVRE *pour Patrone; et je dois ajouter qu'elle à rarement trompé ma confiance. Si elle ma fait valoir un peu, que ne doivent pas en attendre ceux qui valent beaucoup par eux-mêmes?*

*Je dois, peut-être, prendre ici l'initiative d'une observation; c'est que cet Écrit présente quelques répétitions: mais lorsqu'on est dominé par son sujet, et par le désir d'en pénétrer les autres, on dit souvent trop, de crainte de ne pas dire assez: on veut l'offrir sous ses points de vue et sous ses rapports les plus favorables. Souvent enfin, on gâte le bien en voulant s'élever jusqu'au mieux: les prétentions forcées seront toujours aussi communes que mal-adroites; parce qu'il faut un tact et un goût exquis, pour saisir le point précis de perfection et s'y fixer.*

*Cet Écrit seroit devenu plus intéressant et plus utile si, comme l'Auteur élégant* Des Mondes, *j'avois su répandre les lumières les plus vives sur les matières les plus sombres et les plus abstraites; et si javais pu rendre sensibles à tous les yeux les phénomènes de la Physique-Astronomique, que j'ai cru devoir examiner.*

*Au reste, en jugeant un pareil Ouvrage, il faut plutôt examiner l'intention que l'exécution; car ce n'est point un livre classique que j'ai prétendu faire : j'ai voulu seulement m'entretenir familièrement avec ceux qui préludent dans une carrière, que je n'ai pas cru devoir abandonner sans y laisser quelque trace ou quelque monument qui attestassent, si non mes talens, au moins ma bonne volonté.*

*Si les pensées et les principes que j'ai mis en avant dans cet Écrit étoient accueillis avec quelque faveur, je pourrois un jour en développer d'avantage les conséquences ; il est prudent de ne se livrer entièrement à l'exploitation d'une mine, qu'après s'être assuré qu'elle recèle des matières intéressantes, et que le public est disposé à s'en accommoder : la valeur réelle des productions n'en garantit pas toujours le succès ; il faut encore les présenter sous des auspices favorables et leur ménager les chances très-décisives de l'à-propos : les circonstances et la mode président à la réputation des hommes et des choses, plus souvent, peut-être, que la justice et la raison.*

*Le temps et la postérité sont là, je le sais,*

pour rectifier les jugemens faux ou passionnés des contemporains ; mais ces consolations éloignées balancent foiblement les contrariétés présentes : nos desirs et notre impatience s'irritent et murmurent contre tous les instans qui retardent nos jouissances. Hors le présent, tout n'est plus, ou ne sera, peut-être jamais pour nous.

Ces réflexions paroîtront, sans doute, placées ici tout-exprès pour soulager mon amour propre, dans le cas où les idèes et les principes que j'ai déposés dans cet Ouvrage, ne feroient pas fortune. Pourquoi pas? N'est-il pas de l'essence de l'amour propre de réagir contre tout ce qui paroît le blesser : l'homme ne seroit plus lui, s'il en étoit autrement. Le droit de s'élever contre un foible ou un tort, communs à tous, n'appartient plus à personne : les Pharisiens de l'Évangile qui ne voulurent pas jetter la première pierre, sentirent au moins et respectèrent cette maxime. Il est fâcheux que cette équité naturelle et ces scrupules antiques, soient un peu tombés en désuétude ; parce que la tolérance et les égards mutuels sont les liens les plus doux et les plus solides de la société. Si la nécessité justifie quelquefois la rigueur, rien ne peut

*légitimer l'injustice. Malheur à celui qui blesse et répand le fiel sans mesure ni motif : il est bientôt l'objet d'une réaction et de l'animadversion générales.*

*Si je n'avois voulu qu'intéresser et plaire, je me serois plutôt addressé aux passions et aux préjugés, qu'à la raison; mais loin de moi cette platte souplesse : mon état et mon cœur me commandent de sacrifier tout à la vérité et à l'utilité publique.*

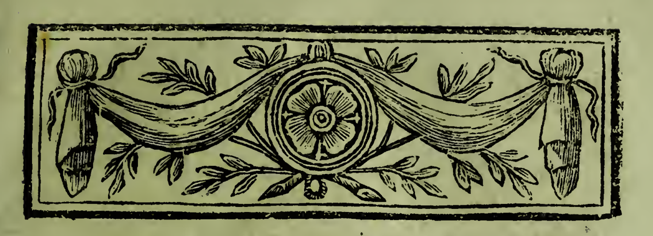
*Si tout ce que jai avancé dans cet Écrit n'est pas parfaitement exact, il est entièrement conforme à mon opinion et à ma pensée. Une longue expérience, mûrie par les circonstances extraordinaires et fortes que nous venons de traverser, ma mis à portée de faire sur le jeu des passions et le développement des carractères, une infinité de réflexions qui se placent quelquefois involontairement sous ma plume.*

*Le Médecin, dont l'œil est constamment fixé sur l'homme, est conduit par une pente naturelle, à s'occuper de ses dispositions morales et physiques; parce qu'elles ont entre elles l'alliance la plus étroite et la plus mar-*

*quée. Il faut, en effet, souvent remonter à des chagrins plus ou moins profonds, pour découvrir l'origine de beaucoup de maladies. L'observateur attentif trouve aussi quelquefois la clef du caractére et de la conduite des hommes dans leurs tempéramens.*

*Si le physique ne commande pas aussi impérieusement au moral, que quelques personnes l'ont avancé, on ne peut pas disconvenir qu'il n'exerce sur lui une très-grande influence. Cet apperçu n'est pas aussi indifférent qu'il pourroit le paroître au premier aspect; parce qu'il présente l'idée et l'espoir de modifier certains vices et certaines passions, en remontant à leur cause naturelle, et en la détruisant. et . . . Mais cette thèse est trop étendue et trop délicate, pour en ébaucher ici la discussion.*





# CONSIDÉRATIONS

## *sur l'origine, la cause et les effets de la Fièvre, sur l'Électricité médicale et sur le Magnétisme animal.*

DANS tous les temps, il s'est glissé des habitudes irréfléchies dans la pratique de la Médecine, qui, en vieillissant, prennent un ascendant et un caractère si imposans, qu'il faut une certaine mesure de courage et sur-tout des raisons très-décisives pour oser les attaquer.

En effet, il ne suffit pas de s'élever avec fermeté contre des erreurs anciennes et très-accréditées, il faut encore les détruire par des raisonnemens et une logique irrésistibles.

Si l'expérience n'en présentoit pas la preuve, on seroit tenté de repousser l'idée que l'influence de la mode se fût étendue

jusqu'à l'exercice de l'Art qui paroît se prêter le moins à son fantastique empire.

En effet na-t-on pas vu généraliser tour-à-tour l'usage de la saignée, de l'émétique, enfin de ce *Quinquina*, dont la fausse application est devenue une calamité publique ; parce qu'il a des propriétés très-énergiques qui doivent par conséquent produire, soit en bien soit en mal, des effets décisifs.

C'est sur-tout à ceux qui ont blanchi dans la pratique de cette science épineuse, à signaler les abus désastreux qui s'y introduisent quelquefois, et à présenter un fil secourable à ceux qui doivent entrer dans ce dédale obscur, où il est aussi facile que dangereux de s'égarer.

Il ne faut cependant pas accorder une confiance exclusive à l'expérience : car dans les cas nouveaux que le Praticien même le plus consommé rencontre très-fréquemment, il ne peut éclairer sa conduite que par des raisonnemens puisés dans la théorie, puisque l'expérience cesse de lui prêter son flambeau. L'une et l'autre doivent donc marcher de front et s'éclairer mutuellement : il faut de plus qu'il s'établisse entre elles un cercle continuel de services. Ce n'est pas sans raison que le fondateur de la Médecine expérimentale et rationnelle

a dit que la vie étoit courte, et l'art aussi étendu que difficile : *ars longa, vita brevis.*

Je le sentis bien, en posant mes premiers pas dans cette carrière ; car ( je m'en souviens encore ) je pâlis et reculai un instant devant les difficultés imposantes dont elle me parut hérissée. J'éprouvai une anxiété et un frémissement religieux, en commençant ces fonctions sublimes, qui procurèrent l'immortalité au Vieillard de Coz et l'apothéose au dieu d'Épidaure.

J'étois ainsi ballotté par les angoisses de l'inquiétude, comme tous ceux qui portent dans l'éxercice de cet art, l'ambition si légitime d'y réussir, lorsqu'une circonstance heureuse et décisive vint fixer mes idées et ma résolution. Je trouvai sur mes pas un Praticien très-éclairé qui voulut bien se charger de les diriger, et de me prouver, par des raisonnemens lumineux, qu'il y a une MÉDECINE, et, par son exemple, qu'elle n'est point au dessus des forces de l'esprit humain éclairé par la science et l'expérience ; enfin électrisé par l'amour de l'humanité. Mais on me fit sentir qu'il falloit soigner mes idées, et faire passer toutes mes opinions, au creuset d'une sévère analyse. Le Médecin doit, en effet, essayer de se tenir constamment sur la ligne étroite tracée entre les erreurs par le génie éclairé des lumières de l'expérience ; parce que la

vérité n'est que là. Il est sans doute bien difficile de garder toujours un pareil équilibre ; mais on peut éviter les écarts en éclairant sa conduite par ce doute méthodique qui, dans toutes les sciences profondes, est le moyen le plus sûr, le seul, peut-être, pour atteindre des données solides et positives. Enfin, comme les aberrations médicales peuvent avoir des suites aussi étendues que funestes, le Médecin doit descendre, s'il le faut, dans le puits où la vérité s'est cachée, pour faire connoissance avec elle. On peut quelquefois, comme le Philosophe d'Abdère, de joyeuse mémoire, sourire aux erreurs des particuliers, mais trop souvent on verse des larmes amères sur celles des hommes publics. :

*Quidquid delirant* Medici *plectuntur achivi.*

Enfin, pour obtenir, et sur-tout, pour justifier la confiance publique, il faut porter dans cette épineuse carrière une réunion peu commune de talens naturels et acquis. Car pour faire une juste application de ses connoissances et tirer parti de l'éxpérience, il faut un jugement sain, une sagacité rare et ce tact de l'ame qui, si l'on veut me passer l'expression, tombe à plomb sur la vérité. Ainsi l'âge avancé et le savoir peuvent être encore des enseignes trompeuses, et... (*a*) Mais je ne veux ni ne

(*a*) Je ne suis ici que l'écho des médécins les

dois répandre l'allarme, dans un pays surtout, qui possède plusieurs excellens Praticiens : je prétends insinuer seulement que bien des personnes n'éclairent pas assez un choix qui peut avoir une influence si décisive sur leur bonheur.

Dans une science qui, depuis plus de vingt siècles a été cultivée par beaucoup d'hommes supérieurs, les esprits ordinaires ne peuvent que glaner, pour ainsi dire, et récueillir quelques vérités obscures et modestes échappées aux regards trop élevés du génie : mais lorsqu'il s'agit d'aggrandir la sphère des idées médicales, ou de les rectifier, tout devient du plus grand intérêt : il faut, s'il est possible, jetter des torrens de lumières sur des principes dont la bonne ou la mauvaise application présentent des chances si graves et si opposées : on doit aussi signaler ces lueurs incertaines et trompeuses, qui comme des feux follets, entraînent vers des précipices.

On n'a peut-être pas encore donné des bases assez larges et assez étendues à la Médecine, en coordonnant ses principes

plus distingués. Celui dont la rénommée a traversé tant de siècles a dit : *Medici famâ et nomine multi, reverâ et opere valdè pauci.* Et Gallien, dans ce cas, est d'accord avec Hippocrate : *Mirum non est in tantâ hominum multitudine qui in Medicâ exercitatione versantur, non inveniri qui in illâ rectè proficiant.*

avec les loix générales de la nature ; et l'on n'a pas suffisamment développé les apperçus de ce génie prodigieux qui, sur les débris de l'aveugle empirisme, fonda une doctrine lumineuse et vraie comme la raison et l'expérience qui lui servirent de guides: mais comme il n'est pas toujours donné à l'homme qui découvre une mine d'en pouvoir suivre tous les filons et toutes les veines, c'est à ceux qui lui succèdent dans la carrière à perfectionner et à aggrandir l'éxploitation. Il en est de même de celui qui débrouille un art ou une science : il ne peut pas saisir ni prévoir toutes les conséquences ni tous les développemens auxquels pourront se prêter, dans la suite, les vérités et les principes qu'il a signalés. Il faut donc porter dans le champ qu'il a défriché l'œil de la curiosité, l'esprit d'analyse, enfin l'espoir et l'intention d'y faire éclore une moisson plus abondante encore que celle qu'il avoit pu pressentir. D'ailleurs, on ne doit jamais jurer ni se reposer entiérement sur la parole ou l'autorité des maîtres : le respect trop servile pour les grands noms et les grandes réputations en impose au génie et ressere les opérations de l'esprit. Il faut repousser enfin toutes les servitudes, et ne prendre pour guides que la saine raison et l'expérience ; car nous avons besoin d'un frein, et sur-tout d'une boussole sûre, pour nous diriger dans la carrière des sciences et des arts.

Le Médecin par excellence, Hippocrate, apprécia très-bien l'influence de l'air, des alimens et des eaux sur la santé des animaux, et jugea parfaitement que, dans les maladies aigues, la fièvre guérissoit, en procurant la coction et l'évacuation de l'humeur morbifique; et cet apperçu qui fut *un coup de maître*, en établissant la doctrine des crises sur des bases inébranlables, le plaça au premier rang de ces hommes rares et précieux qui ont bien mérité de l'humanité souffrante. Mais l'Anatomie, la Pharmacie et la Chirurgie n'existoient pas encore, ou étoient au berceau; de sorte qu'il fut privé des lumières et des ressources immenses que le perfectionnement de ces sciences a fourni à la Médecine moderne. Ainsi, malgré les moyens transcendans dont la nature l'avoit pourvu, il laissa nécessairement de grands vuides à remplir et des découvertes à faire. On doit régretter surtout, qu'il n'ait pas porté sur les affections lentes cette attention profonde et soutenue qui a imprimé à ses observations sur les maladies aigues un caractère si imposant et si vrai.

Il faut même convenir que, malgré les progrès de toutes les sciences relatives à la médecine, ces maladies chroniques qui minent sourdement et en détail notre existence, sont encore, en général, le désespoir des malades et des médecins; parce

qu'il faut que ces derniers fassent presque tout en pareil cas, avec des moyens foibles et incertains. En effet, lorsque la cause, ou les humeurs qui occasionnent les maladies, ne sont point dans les premières voies, on ne peut exercer sur elles qu'une action indirecte et peu décisive : or toutes les affections lentes tiennent ou à des obstructions ou à des humeurs mobiles encore qui circulent avec la masse humorale, et plus souvent dans le tissu cellulaire. Présenter ces idées, c'est faire sentir combien la tâche du Médecin est ingrate et difficile dans tous les maux lents. Car il faut l'avouer, il peut très-peu sans le concours de la nature; il est donc souvent réduit à désirer et à implorer cette précieuse agitation fiévreuse qui, si souvent, lui dérobe des guérisons dont elle lui laisse cependant tout l'honneur.

Pour bien saisir l'origine de la fièvre et se pénétrer davantage de son utilité, il ne faut pas la considérer comme un phénomène fortuit et partiel, mais comme le résultat ou l'effet des loix générales de la nature sur l'économie animale; de sorte qu'il faut s'élever à des considérations très-étendues, et jetter un coup d'œil analytique sur le systême du monde, pour y découvrir la source de ces agitations extraordinaires que la cause du mouvement excite chez les animaux, comme dans les régions aërien-

nes, quand elle y rencontre de la résistance. On dira, sans doute, que je remonte bien haut, et que je cherche bien loin la vérité; mais il faut s'élever jusqu'aux régions où elle est placée, si l'on ne veut pas la chercher en vain.

Tous ceux qui voudront y réfléchir avec attention, et sur-tout sans prévention, resteront pénétrés de l'idée que la création de l'univers tient à une seule volonté, et qu'une seule cause préside à sa conservation : car si les loix de l'unité doivent être rigidement observées; c'est sans doute, dans les ouvrages du Créateur. Il est un, et il n'emploie constamment qu'un moyen pour produire les plus grands comme les plus merveilleux effets.

Si le grand Tout étoit composé, pour ainsi dire, de pièces de rapport soumises à des loix particulières et distinctes, il en résulteroit des effets disparates qui pourroient se croiser et même se neutraliser ; de sorte que cet ensemble admirable et cette harmonie constante que présente le spectacle imposant de lumières seroient altérés et même souvent dérangés : alors il faudroit, ou que l'Architecte suprême réparât sans cesse les désordres et les aberrations qu'entraîneroit nécessairement cette fausse hypothèse, ou que la grande machine se désorganisât : or l'expérience et la raison re-

poussent également ces idées, et ramènent à celle qui se prête le mieux à l'explication de tous les phénomènes de la nature. Sans doute, il seroit difficile d'imprimer le sceau de la démonstration à ces apperçus ; mais il le seroit, peut-être, encore bien plus, de les écarter et de leur substituer des données plus palpables. Je tiendrai donc à ces idées, jusqu'à ce qu'il s'en présente d'autres qui offrent plus de prise à mes sens et à ma raison ; car mon imagination n'aime pas à se reposer sur des ruines : de sorte que lorsqu'on lui enlève un point d'appui, il faut, sur le champ, le remplacer par un autre plus solide : les opinions nouvelles doivent présenter des chances favorables pour déterminer et justifier la préférence qu'on leur donne sur les anciennes.

Dans toutes les sciences, les vérités se touchent : il faut donc, pour en saisir l'ensemble, s'élever jusqu'au premier chaînon, pour descendre, par une gradation serrée, jusqu'au dernier. Le Médecin sur-tout, doit, autant qu'il est en lui, se tenir au courant de toutes les vérités qui ont trait aux loix de la nature ; puisque son objet constant est d'en seconder les effets chez les individus qui attendent de ses soins leur conservation. En effet, la Médecine n'est que l'art d'entrer dans les vues de la nature et de les seconder : souvent même elle se suffit ; et alors le Médecin doit se renfermer dans le

rôle modeste, à la vérité, mais quelquefois très-savant d'observateur : *optimè enim facere sæpè, nihil facere.* Ainsi, le Médecin qui méconnoîtroit la puissance de la nature et son influence sur la guérison des maladies, seroit dans une erreur d'autant plus fâcheuse, qu'il ne verroit plus le salut de ceux qui seroient sous sa direction que dans les moyens pharmaceutiques. Certes, mon intention n'est pas de jetter du louche ni du discrédit sur ces derniers : je sais très-bien qu'il y a beaucoup de remèdes, dont on peut tirer le parti le plus avantageux, en les modifiant avec intelligence. En ce cas, comme dans beaucoup d'autres, le bien et la vérité se trouvent dans un juste milieu ; car les méthodes exclusives et la roideur dans les opinions, pourroient entraîner de graves inconvéniens dans l'exercice d'un art qui exige autant de flexibilité que de profondeur dans les raisonnemens.

Tout est varié dans la nature, et chez l'homme sur-tout, dont la manière d'être morale et phisique, est puissamment modifiée par une infinité de circonstances étrangères aux autres espèces. En effet, les objets de la Médecine vétérinaire soumis à des routines et à des habitudes uniformes tracées et circonscrites par leurs besoins, offrent moins de variétés et de complications dans les différentes maladies qu'ils peuvent éprouver.

D'après ces considérations générales et les principes que je viens de développer, il doit paroître constant que, pour se procurer des idées justes, larges et lumineuses sur la Médecine, il faut les chercher dans la haute physique, dont elle n'est réellement qu'une branche. Ainsi, celui que ses fonctions appellent à veiller sur l'existence éphémère d'une portioncule du grand tout, doit se pénétrer de cette grande vérité, c'est que toutes les parties constitutives de l'univers existent de la même manière et par la même cause ; et qu'elles sont sous l'empire des mêmes loix. Il répugneroit, en effet, comme je l'ai déjà fait pressentir plus haut, de se prêter à l'idée, que le Tout-puissant, comme un ouvrier ordinaire et borné, eût fait des règles particulières pour les différentes masses ou configurations de la matière. Dans tous ses ouvrages il emploie les moyens les plus simples, les plus aisés et les plus directs ; l'expérience, en ce cas, est parfaitement d'accord avec les pressentimens de la raison. Celle-ci conçoit encore que la manière d'être et les propriétés de tous les corps sont le résultat combiné et de leur organisation et du mouvement du fluide dans lequel ils sont plongés. Ces idées en amènent naturellement une autre ; c'est que tout ce qui flotte dans l'espace, ne subsiste que par le mouvement : de sorte que s'il cessoit, tout se confondroit et ne présenteroit plus qu'une masse inerte et en

apparence homogène ; l'Éternel seul resteroit au milieu de ce cahos et des débris du monde.

Mais qui a pu donner la première impulsion à ce mouvement qui anime tout ? Qu'est-ce qui l'entretient, qui . . . ? Le grand Etre ; et comme cause seconde, le feu élémentaire répandu dans l'immensité de l'espace, de manière à n'y laisser aucun vuide ; car le mouvement iroit y finir ; parce qu'il n'est qu'un effet, et qu'il a besoin d'un véhicule que le néant ne pourroit lui fournir.

*Ignis ubique latet naturam amplectitur omnem,*
*Cuncta parit, renovat, dividit, urit, alit.*

L'Auteur de ces vers si beaux et dont le sens prodigieux frappe l'imagination, a bien saisi le grand secret de la nature et le moyen dont elle se sert pour opérer les combinaisons, les décompositions et tous les phénomènes que l'univers étale aux regards du philosophe étonné.

C'est peut-être le cas de jetter quelques lumières sur une difficulté qui, quoique souvent mise en avant, n'a jamais été assez approfondie pour fixer l'opinion générale ; c'est d'expliquer la possibilité et la continuité du mouvement dans le plein. S'il ne peut pas exister dans le vuide, comme je l'ai établi plus haut, il existe donc dans le

plein ; car il n'y a pas ici de milieu : lorsqu'un fait s'élève d'une manière aussi imposante, il faut que la raison se taise, ou se retranche derrière quelque foible sophisme.

Cependant je vais essayer d'appuyer encore cette assertion, et de la rendre palpable par l'exemple suivant. Ne voit-on pas les poissons se rapprocher et s'éloigner, entretenir enfin entre eux des relations de toute espèce dans un fluide moins subtil, moins élastique et, par conséquent, plus résistant que notre athmosphère ?

On m'observera, sans doute, que les poissons appartiennent aux êtres animés, et qu'ils ont une force vive et active qui leur donne la faculté de surmonter les résistances et de se mouvoir dans tous les sens, suivant leur volonté, tandis que les masses inanimées qui se balancent dans l'espace, n'ont qu'une force d'inertie qui les rend indifférens au repos ou au mouvement. Eh bien, leur activité tient à la même cause que celle de tous les corps organisés, c'est-à-dire à l'action constante du fluide universel qui agit sur toutes les parties de la matière, comme le vent ou l'eau sur les ailes ou les roues des moulins. La seul différence que présente cette comparaison, c'est que l'eau frappe nos sens, et que le fluide universel ne se manifeste guère que par ses effets ; à moins qu'il ne soit

agité et, pour ainsi dire, irrité; comme dans les orages et l'expérience électrique.

Les corps célestes obéissent donc aux courans de cet Océan de fluides dans lequel ils sont plongés, mais d'une manière passive, uniforme et décrivant constamment l'espèce d'orbite que le hazard (*a*), ou plutôt les loix générales de la nature, leur ont assignés.

Mais outre le mouvement de rotation sur leurs axes, qu'ils ont de commun avec celui des roues de moulin, ils en ont un particulier, dans un orbite elliptique, plus ou moins alongé, qui peut éprouver des variations (*b*). Le Globe que nous habitons, par exemple, tourne sur son axe pendant vingt-quatre heures, et autour du soleil, dans un orbite elliptique, pendant trois cent soixante cinq jours, cinq heurs, quarante neuf minutes, qui forment notre année.

---

(*a*) Le mot *Hazard*, dans son acception vulgaire, n'a pas un sens bien déterminé : on l'emploie souvent comme ceux d'attraction et de répulsion, pour désigner des effets dont on ne connoît pas les causes : ces mots sont très-commodes pour étouffer et trancher des difficultés qu'on ne prévoit pas pouvoir résoudre.

(*b*) Képler s'est assuré que la Terre se meut avec plus de vitesse, à mesure qu'elle arrive à sa plus petite distance du soleil. Je conçois, en effet, que chaque foyer de feu ou de lumière, doit augmenter le mouvement de tout ce qui se rencontre dans sa sphère d'activité.

Je ne m'appesantirai pas d'avantage sur ces détails, quoiqu'ils soient moins étrangers à l'objet de cet écrit qu'on [redacted] pourroit le penser au premier aspect. Effectivement, quand j'insinue que l'existence de l'homme phisique est liée à celle de l'univers, et tient absolument à la même cause, c'est afin de pouvoir en conclure que le Médecin doit, autant qu'il est possible, connoître les loix générales qui régissent la matière et la tiennent en activité; parce qu'il est destiné, par état, à seconder et à régulariser leur effet sur l'organisation animale. D'ailleurs, le mot *Nature* ne sera plus vuide de sens pour lui; il en concevra et mesurera mieux l'influence sur la terminaison des maladies.

En jettant ces idées et ces principes en avant, je n'ai pas eu la prétention fastueuse d'afficher des connoissances profondes dans une science dont les branches sont aussi variées qu'étendues. Mais j'ai voulu seulement esquisser des prémices et poser quelques données qui pussent motiver et légitimer les propositions suivantes

I. Que l'espace est entièrement rempli par une série non interrompue de fluides qui met en contact tout ce qu'il contient; de sorte que l'univers n'est réellement qu'une masse de matière fluide ou concrette.

II. Que toutes les parties de cet immense

et merveilleux ensemble, existent de la même manière et par la même cause.

III. Que la vie de ce grand tout, et par conséquent de ses parties constitutives, n'est et ne consiste que dans le mouvement, puisque sa cessation entraîne celle de l'éxistence active des corps où elle a lieu; et alors la matière dont le mouvement est fini, rentre dans le grand moule, pour y subir d'autres combinaisons; car il n'y a pas des créations, mais seulement des modifications nouvelles.

IV. Que le mouvement qui constitue et soutient la vie générale, est entretenu, propagé et appliqué à toutes les combinaisons de la matière médiatement, par le feu élémentaire créé par l'Éternel pour remplir cet objet.

V. Que ce fluide igné tend fortement, par sa nature et ses propriétés, à conserver l'équilibre, et fait même effort pour le rétablir, lorsqu'il est altéré ou rompu. (*a*)

VI. Enfin, que c'est la tendance décidée de ce grand agent de la nature à entretenir et à rétablir l'équilibre et l'harmonie qui

(*a*) les Loix générales de l'hydrodinamique prouvent que ces propriétés doivent appartenir à tous les fluides et tiennent à leur mobilité.

détermine les orages dans l'athmosphère et l'agitation fiévreuse chez les animaux, pour ramener l'ordre, et rendre à des matières épaissies et dégénérées les dispositions favorables au mouvement (*a*). Dans l'un et l'autre cas, le calme et la dispersion de ces matières qui résistoient au mouvement, succèdent à l'agitation extraordinaire qui les avoit préparées.

Je sens mieux que je ne puis l'exprimer encore que la cause ainsi que l'effet des orages et de la fièvre sont absolument identiques : mais je laisse au temps à murir et à sanctionner cette idée; parce qu'elle est, peut-être, encore trop verte pour être recueillie par le grand nombre; cependant elle me paroît de nature à frapper les bons esprits qui daigneront la méditer avec attention; car elle exige pour être bien appréciée un examen approfondi. J'ai mis de la ténacité et attaché de l'importance à remonter à la cause première de la fièvre, et à faire sentir son utilité, non pour en imposer à ceux qui, en l'arrêtant inconsidérément, causent, suivant moi, des maux incalculables, mais pour les amener à réflé-

(*a*) Les fluides animalisés sur-tout, éprouvent, lorsqu'ils sont en repos, une dégénérescence qui les rend à charge au principe de la vie, et la désorganiseroit même, en peu de temps, s'il n'étoit pas de son essence de combattre tout ce qui gêne ses développemens. *Indè febris causa.*

chir et à péser mes raisonnemens et mes observations. Au reste, quoique j'aie l'air de couper le nœud et de trancher la difficulté, je n'en suis pas moins disposé à accueillir toutes les réflexions et toutes les difficultés, qu'on voudra élever contre mon opinion, qui d'ailleurs est celle de plusieurs Praticiens très-distingués.

D'après ce que je viens d'énoncer, je crois être autorisé à conclure 1. que l'origine de la fièvre se confond avec celle du monde; ce qui ne seroit pas aisé à contester. 2. Qu'elle appartient au grand plan de la nature, et n'est que la suite ou le résultat nécessaire deses loix appliquées à l'économie animale.

Ce sont, sans doute, ces titres imposans et son utilité plus intéressante encore qui déterminèrent les Peuples les plus brillans qui aient figuré sur la scène du monde, à lui décerner l'Apothéose. Ces Grecs et ces Romains si fameux lui érigèrent des Temples; et Valère-Maxime en cite trois qui existoient à Rome de son temps, ainsi que le nom des rues où ils étoient situés. Avant d'administrer les remèdes aux malades, on les exposoit quelque temps sur l'autel de la divinité; et le même Auteur ajoute, que les Romains durent leur santé bien plus à leur tempérance qu'à la protection de la Déesse. Je suis assez de son avis; en observant cependant, que si la frugalité tend à éloigner

les maladies, elle est souvent insuffisante pour les guérir.

Mr Gruter a publié la formule d'un vœu ou d'une prière qui s'est conservée dans une inscription trouvée en Transilvanie, ainsi conçue :

FEBRI DIVÆ, FEBRI SANCTÆ, FEBRI MAGNÆ, CAMILLA AMATA PRO FILIO MALÈ AFFECTO.

*Camille Amata offre des vœux pour son fils malade, à la divine Fièvre, à la sainte Fièvre, à la grande Fièvre.*

Mais la raison éclairée par l'expérience garantit l'utilité de la fermentation fiévreuse, d'une manière plus sûre et plus propre à fixer l'opinion des penseurs, que des autels élevés par des peuples célèbres, à la vérité, par les les sciences et les arts, mais très-frappés de cette playe religieuse, qui trop souvent altère et flétrit la raison et devient le fléau de le vraie Philosophie. A ces traits, quand je ne salirais pas cette page de son nom, on reconnoîtroit la superstition. C'est elle qui, en consacrant les opinions les plus bisarres et les plus perfides, commanda quelquefois aux Peuples les plus généreux, de ramper devant les divinités souvent ridicules de la terre de l'enfer et de l'olympe. Les vérités religieuses et toutes celles qui ont trait au bonheur des hommes sont sou-

vent obscurcies et altérées par des erreurs mises en avant par l'intérêt particulier, et accuellies par l'ignorance, et ...... Mais l'impréssion pénible et profonde que font sur moi les opinions fausses et nuisibles, m'a jetté un instant hors de mon sujet. J'y rentre, et vais continuer mon plaidoyer en faveur de la fièvre, qui, quelquefois calomniée et plus souvent encore maltraitée, mais bravant l'ingratitude même, n'en poursuit pas moins son utile et bienfaisante carrière, en combattant toujours et en détruisant fréquemment les germes des maladies les plus graves. C'est l'Hercule de la nature animée qui poursuit et va chercher jusques dans leurs retraites les plus profondes les ennemis ou les monstres qui menacent son existence : tous les autres agens ne vont point au but d'une manière aussi puissante et aussi décisive.

Toute la puissance de l'art et des moyens qu'il emploie n'ont point cette action vaste et générale qui entraîne et triture ces matières grossières et corrompues qui se sont introduites dans la masse humorale, ou qui croupissent sur quelques organes ; de sorte que le méchanisme qui préside à l'économie animale, succomberoit nécessairement chaque fois qu'il y a accumulation d'humeurs chez les individus, s'il n'excitoit pas un mouvement extraordinaire dans le système des vaisseaux, sur-tout pour détruire ou rendre

propres à la circulation des matières qui étoient devenues étrangères et à charge à la nature.

En effet, la fièvre produit sur sa cause à peu près le même effet que la digestion sur les alimens, c'est-à-dire le triage, ou la séparation de ce qui est excrémenticiel et indomptable d'avec ce qui doit, en se combinant et s'assimilant à nos humeurs, devenir partie substantielle de l'organisation animale. Je ne sais si cette idée paroîtra extraordinaire, mais je la crois intéressante et fondée; elle peut même servir à éclaircir et à faire apprécier le résultat de la fermentation fiévreuse, qui n'est en dernière analyse qu'une lutte prononcée entre le principe de la vie et une cause matérielle qui le gêne. Ce mouvement s'annonce et se caractérise par une augmentation plus ou moins sensible dans la vitesse, le volume et la force du pouls, occasionnée par l'irritation que l'humeur fébrile imprime aux parois des vaisseaux, et aussi par la réaction de ces derniers sur la cause qui les agite.

On doit bien pressentir qu'une pareille effervescence doit être accompagnée d'angoisses, de malaises, de douleurs même,.. Mais une infinité de Médecins ont entiérement défiguré le caractère essentiel et individuel de la fièvre, et enlaidi son portrait, en mettant sur son compte diverses affec-

tions morbifiques, qui l'accompagnent assez souvent, à la vérité, mais ne constituent pas son essence; telles que les convulsions, les défaillances, les douleurs, le délire, *etc.* Mais encore une fois, ces symptômes plus ou moins allarmans n'appartiennent point à la fièvre, mais aux causes qui la provoquent, et dont elles annoncent la violence et l'intensité.

Mais, dira-t-on, on meurt cependant de la fièvre : on meurt, à la vérité, souvent avec elle, mais presque jamais par elle; ce qui est très-différent. En effet, lorsque la cause des maladies est supérieure aux forces et aux efforts de la nature, celle-ci doit succomber. Dans toutes les luttes, le fort écrase le foible; à moins qu'une main adroite et secourable ne vienne à propos secourir celui-ci. C'est, par exemple, le cas où la conduite du Médecin devient décisive, s'il saisit bien et promptement les indications et qu'il choisisse les meilleurs moyens pour les remplir; bref, s'il renforce à temps l'action de la nature et neutralise celle de la cause qui l'opprime, il aura concouru puissamment à la victoire; car en dernière analyse, *la Médecine n'est que l'art d'aider la nature et de concourir avec elle à la guérison.* Le Médecin doit bien se pénétrer de l'idée qu'il n'est que son second, *Naturæ Minister;* et qu'il doit la soutenir d'une main, tandis qu'il appesantit l'autre sur son ennemi; la vraie Médecine est là.

Il faut donc que celui qui, par état, s'occupe de la conservation de la santé et de la vie de ses semblables, ait, autant qu'il est possible, la mesure de l'influence que la nature et les remèdes peuvent avoir sur la guérison des maladies, sans quoi il accordera trop ou trop peu de confiance à l'une ou aux autres. Il n'est pas moins nécessaire qu'il sache distinguer les cas où il faut agir, d'avec ceux qui commandent l'observation et le repos. Car il en est de l'un et de l'autre comme des remèdes, qui deviennent utiles ou nuisibles, suivant la bonne ou mauvaise application qu'on en fait.

Je ne veux point discuter ici ni balancer les avantages ou les inconvéniens de la Médecine expectante ou agissante, parce que cette question a été éclaircie et approfondie autant qu'elle pouvoit l'être, dans des dissertations aussi savantes que lumineuses. J'observerai seulement que les maladies vives et accompagnées de fièvre, comportent mieux l'expectation que les affections lentes ; parce que dans les premières, le principe de la vie déploie toute son énergie et son activité, et que souvent, en pareil cas, l'heureuse et savante inaction d'Hipocrate suffit, quoiqu'elle soit d'une simplicité qui pourroit repousser d'abord la confiance de ceux qui n'aiment que les grands moyens et les grands resultats : car elle consiste tout bonnement à seconder le mouvement fé-

brile et les évacuations critiques qu'il préparoit avec quelques boissons appropriées, auxquelles il associoit cependant les laxatifs qu'il croyoit convenables Mais toujours il subordonnoit scrupuleusement sa marche à celle de la nature. Quoiqu'il en soit, je crois devoir observer ici, qu'il y auroit souvent de l'inconvénient à se conformer trop religieusement au conseil que ce grand homme a donné, de ne purger que les humeurs cuites ou élaborées : *Concocta mederi oportet, non cruda.* Je pense au contraire, qu'il est souvent nécessaire d'évacuer les premières voies dès l'invasion des maladies, graves sur-tout ; parce que la nature n'étant plus gênée de ce côté, travaille plus efficacement à l'œuvre de la guérison : ce qui confirme que la lettre peut nuire et tuer même quelquefois, et qu'il faut remonter à l'esprit de tous les préceptes.

Dans les maladies chroniques, le principe de la vie paroît déconcerté, découragé, et ne faire que des efforts partiels et peu prononcés ; c'est donc le cas de la Médecine agissante : car si la nature et le Médecin ne font rien, il n'y a pas de raison pour que les malades guérissent. Alors il faut, par une gradation de remèdes bien combinés, relever les forces et les diriger contre le principe du mal ; enfin développer et généraliser les mouvemens que la nature fait encore quelquefois, même dans les circons-

tances où elle paroît profondément affaissée. C'est ici la grande difficulté de la Médecine qui n'en seroit plus une, [redacted], s'il etoit aussi facile de donner que d'arrêter la fièvre.

Comme il faut frapper à coups redoublés sur les préventions, sur-tout lorsquelles sont séduisantes, enracinées, et qu'elles peuvent devenir préjudiciables, je vais présenter un apperçu qui paroît militer en faveur de l'utilité de la fièvre. Les fièvres quartes sont assez constamment plus opiniâtres que les tierces ; celles-ci que les quotidiennes, *etc.* Pourquoi ? La réponse s'offre d'elle-même. C'est que la fièvre étant un remède puissant et direct, la guérison doit être d'autant plus prompte, que les accès sont plus rapprochés, *et vice versâ.* En pésant avec maturité cette observation, on lui trouvera, peut-être avec le temps, la phisionomie d'une vérité.

Je vais essayer encore d'entrouvrir le voile qui couvre la cause de ce retour périodique qu'on observe, dans presque toutes les fièvres. Lorsque les humeurs qui les occasionnent et les entretiennent, sont si épaisses, qu'il leur faut quarante-huit heures pour qu'il en passe assez dans le sang pour exciter la fermentation fiévreuse, les fièvres sont quartes. Quand l'humeur est moins épaisse, par conséquent plus mobile,

et qu'il ne faut que vingt-quatre heures, pour qu'il s'en introduise assez dans les secondes voies pour procurer l'agitation : voilà les fièvres tierces. Ainsi c'est le plus ou le moins de mobilité de la matière fébrile qui détermine et mesure la distance qui se trouve entre les accès, et qui explique sa périodicité. Car l'epaississement des humeurs est une cause assez constante qui doit, par conséquent, produire des effets réguliers et constans, si les humeurs deviennent plus fluxiles par les lavages et l'exercice, alors les accès doivent se déranger et devenir même quelquefois erratiques ; mais ces changemens survenus dans la cause, n'imfirment ni la réalité de la périodicité, ni l'explication que j'en donne. Au reste, mon but étant moins de présenter mes pensées comme une autorité, que de faire penser les autres, je confie ces réflexions au temps et à la méditation de mes pairs qui les classeront, sans doute, comme elles le méritent.

Il ne faudroit pas dédaigner et encore moins repousser l'explication que je donne ici, de ce retour périodique ( encore inexpliqué ) qu'on observe dans presque toutes les fièvres, parce qu'il n'offre pas ce merveilleux qui captive trop souvent la confiance sans la justifier. Car ce qui frappe le plus dans les opérations de la nature, c'est qu'elle produit toujours les effets les plus étendus et les plus étonnans avec les moyens

les plus simples et les moins proportionnés, en apparence, avec les résultats. C'est parce que nous prêtons trop d'esprit à la nature, et sur-tout le nôtre, que nous passons souvent à côté de son secret, sans l'appercevoir ni le saisir : notre attention glisse rapidement sur tout ce qui est simple ; le merveilleux seul paroît avoir le privilège de la fixer.

Au reste, si nous voulons arriver à des conséquences solides et générales, dans la haute physique, il faut perdre de vue ces hypothèses partielles et souvent gratuites, qui ne se prêtent qu'à l'explication de quelques phénomènes particuliers. Osons nous élever jusques aux principes généraux, et chercher enfin le secret de la nature jusques dans son sein même : ne confondons pas sur-tout les élans et l'audace réfléchie du génie qui s'efforce de remonter à la source des grandes vérités, c'est-à-dire jusqu'au pied du trône de l'Éternel, avec les écarts d'une imagination ardente et déréglée, qui prend trop souvent des apparences trompeuses pour d'heureuses réalités. Dans la science de la nature, il faut atteinpre une donnée solide, une vérité mère, sous peine de bâtir sur des fondemens ruineux.

Par une fatalité qui paroît s'attacher aux pas de tous les hommes supérieurs, il leur manque presque toujours une condition essentielle pour tirer parti de leurs grands

moyens. Archimède ne trouva pas le point d'appui qu'il demandoit pour placer les leviers qui devoient ébranler le Ciel et la Terre (*a*); faute d'une vérité fondamentale, Newton ne s'éleva pas à la hauteur où son génie sembloit l'appeller; car il ne découvrit pas le secret de la nature. En effet, s'il se fût emparé de l'idée si féconde et si lumineuse, que l'espace est rempli par un océan de fluides qui établit une communication intime et respective entre toutes les parties qu'il contient, l'explication de tous les effets que présente le spectacle imposant de l'univers, se feroit offerte d'elle-même à sa rare intelligence.

Dans la mer aërienne et imperceptible que nous habitons, il existe nécessairement des courans réguliers qui tenant aux loix générales du mouvement des fluides, doivent déterminer des effets uniformes et constans, tels que le flux et réflux, le magnétisme, l'attraction et la répulsion, qui ne sont que les effets apparens d'une cause que nous n'appercevons pas. On pourroit donner peut-être une idée de ces derniers phénomènes, par l'exemple suivant.

Newton a raisonné sur ces effets, comme une personne qui verroit de loin un bateau qui descendroit du Pont-neuf à celui des

(*a*) *Dic ubi consistam, Cœlum Terramque movebo.* disoit Archimède au roi de Syracuse.

Tuileries. Trompée par les apparences, elle jugeroit que le premier pont repousse et que le second attire le bateau ; tandis que réellement il ne feroit qu'obéir au courant et à l'entraînement du fluide qui le porte. Eh bien ces balancemens et cette action alternative que les corps célestes exercent les uns sur les autres, tiennent à des courans rentrans et sortans du fluide universel qui les met en contact ; il faut arriver enfin à cette hypothèse, si on veut résoudre d'une manière satisfaisante, une partie des difficultés que présentent les grandes opérations de la nature. Interrogeons-la donc, et attendons sur-tout ses réponses, sans les prévenir : comprenons bien ses leçons avant de les interpréter : enfin, ne décidons pas, mais essayons de mettre les autres en état de le faire.

Presque tous les siècles ont vu s'élever des Philosophes qui ont reconnu non seulement la nécessité, mais la réalité d'un fluide qui lie tous les êtres. L'expérience de la machine pneumatique prouve d'ailleurs le plein, en prouvant que le son, la lumière et la vie animale, *etc.* s'éteignent dans le vuide. Quand celui-ci commence, le règne des réalités et de la nature animée finit : *In nihilo nihil.*

Si les génies les plus heureux ont été forcés jusqu'ici de s'humilier devant les phé-

nomènes les plus intéressans de la nature, sans oser ni pouvoir en rendre raison ;c'est qu'ils n'ont pas encore atteint la seule donnée qui pouvoit leur en fournir l'explication, et sans laquelle, par conséquent, ils n'expliqueront jamais rien.

C'est dans une science peu lumineuse par elle même, et où la vérité est placée à une grande profondeur, qu'il importe sur-tout, de procéder du simple au composé, pour présenter la question sous le jour le plus propre à la faire saisir. Dans la haute physique, il faut nécessairement remonter au premier anneau de la chaîne des êtres, pour pouvoir saisir la filiation et le développement de tous les autres. Très-sûrement l'univers métaphisique et matériel n'est composé que d'une cause et d'une porgression infinie d'effets engrenés, pour ainsi dire, les uns dans les autres, et qui se reproduisent sous des formes, et se représentent sous des combinaisons variées d'une manière qui doit d'abord étonner. J'appelle cause, ce qui possède en soi le principe de son activité, et ce qui porte dans son essence complette, la raison prochaine et ultérieure de l'effet qu'il produit.

Tout être privé d'intelligence et de volonté ne peut être supposé actif de lui-même : c'est donc une espèce d'absurdité d'accorder à la matière une force attractive ou ré-

pultive, nécessairement inhérente, mais aveugle, et dont les opérations ne soient pas dirigées par une cause extérieure et intelligente; car dans ce cas, comment ces grandes masses, qui se meuvent dans l'espace, pourroient-elles suivre avec une constance et une régularité invariables, la raison inverse des quarrés des distances au centre? Pourquoi et comment auroient-elles pu choisir cette marche et cette proportion préférablement à une infinité d'autres combinaisons possibles?

On pourroit, sans doute, objecter que le hazard a pu, dans une longue série de siècles, amener cette progression infinie d'effets qui se régénérant constamment, doivent se reproduire éternellement. Mais rien n'est fortuit dans la nature : le hazard n'est (comme l'a dit un penseur) qu'un surnom qu'on a bien voulu donner à la Providence. Tout a été prévu, préparé et suit nécessairement la marche conçue et voulue par le premier Moteur. Outre que cette idée soulage l'imagination, c'est que vous ne pouvez rien expliquer sans elle, d'une manière satisfaisante.

Dans la foule considérable de Savans qui se sont élevés jusques dans les hautes régions de la physique, pour y découvrir la marche et sur-tout le secret de la nature, je n'en connois aucun qui ait donné sur la

cause

cause et l'ensemble de ses opérations, un système complet et satisfaisant.

Plusieurs, en effet, se sont contenté d'expliquer quelques phénomènes, et d'autres ont seulement signalé quelques effets ; mais aucun n'a pu trouver encore la clef du sanctuaire, où sont déposées les vérités physiques les plus intéressantes. On doit convenir aussi que, pour atteindre des bases et des données sûres dans cette science immense et profonde, il faudroit remonter à la volonté et pénétrer la pensée de Celui qui féconda le néant et fit sortir l'univers du cahos.

Il ne s'agit donc de rien moins, pour résoudre ce grand problême, que de saisir les moyens et les agens que l'Éternel employa pour régulariser la marche et entretenir l'existence du monde. Je sais que, dans cette recherche, le génie même le plus vaste et le plus élevé doit s'appuyer d'abord sur une hypothèse ; mais s'il en peut rencontrer une qui lui présente tous les degrés de probabilité possible, il faut qu'il s'y attache et qu'il en suive avec une constance opiniâtre, tous les développement. En effet, lorsqu'un système fournit l'explication frappante et très-probable des principaux phénomènes de la nature, on doit l'adopter ; parce que dans une infinité de cas, il na pas été donné à l'esprit humain deəpouvoir aller plus loin que la

probabilité. Il faut aussi respecter les bornes éternelles et nécessaires dont l'Être suprême s'est entouré. Ainsi, lorsqu'on est parvenu à reconnoître et établir la nécessité d'une cause première, il faut s'arrêter ; toute recherche ultérieure seroit au moins inutile ; l'Être qu'on voudroit pénétrer étant au delà de tout ce que nous connoissons, ne peut pas plus être saisi par notre intelligence que par nos sens : nous ne pouvons pas davantage le comprendre par comparaison ou par analogie, parce qu'il n'a rien de commun avec tout ce qui nous environne.

Il y a un Dieu, c'est-a-dire une cause nécessaire des phénomènes dont l'ensemble compose ce que nous appellons *la nature* ou *l'Univers*. Son existence est invinciblement prouvée par son indispensable nécessité. Mais quel est-il ? Lui seul le sait. De sorte qu'après les réflexions et les raisonnemens les plus profonds et les plus étendus, il faut en revenir à l'inscription qu'on lisoit à Athènes, sur l'Autel que l'Aréopage lui fit ériger :

IGNOTO DEO.

*Au Dieu incompréhensible.*

Mais si la raison nous défend de sonder l'essence du souverain Être, il n'en est pas de même des agens qu'il a employé pour faire tout mouvoir et tout exister ; on peut et l'on doit tâcher de les découvrir ; parce

que les hommes et en particulier les Médecins sont personnellement intéressés à connoître la cause effective et réelle de la vie animale ; car cette connoissance peut influer utilement sur les moyens de la conserver et de diminuer les maux qui l'assiégent trop souvent. Je pense que l'esprit humain, à cet egard comme à beaucoup d'autres, n'a pas encore prit tout son essort ni atteint ses dernières limites.

Malheur à celui qui nous auroit annoncé, il ya quelques années, qu'on pourroit soutirer et faire avorter la foudre, et s'éle-ver vers les hautes régions de l'athmosphère dans une fragile nacelle .Assurément la prophétie n'eût pas fait fortune, et son auteur eût été entouré de sarcasmes et de ridicules. Soyons toujours aussi brillans que nos anciens modèles d'Athènes, mais accueillons avec plus d'attention les idées nouvelles, et sur-tout examinons-les avant de les juger.

J'ai avancé que toute la masse des êtres physiques existe de la même manière et par la même cause. En effet, l'homme et le ciron, la baleine et l'huitre, enfin tout ce qui est, ne subsiste que par l'effet et le concours prolongé du fluide moteur qui remplit entiérement et nécessairement l'espace où tout vit et s'agite. Je vais essayer de faire ressortir de notre existence même, la né-

cessité d'un agent extérieur, sans lequel, en effet, elle ne peut s'expliquer qu'en admettant un miracle perpétuel : or la raison repousse l'idée que le Tout-puissant nous ait placé exclusivement hors des loix générales de la nature à laquelle nous tenons d'une manière intime par cette enveloppe d'argile qu'elle prête un instant à notre ame. ( *a* )

Il n'est pas nécessaire de faire des réflexions bien profondes, pour sentir qu'il est impossible de rendre raison de la continuité des battemens du cœur, sans recourir à une force motrice extérieure qui produit sur lui le même effet que les courans d'air ou d'eau sur les ailes ou les roues des moulins. Tant que ces fluides exercent une action suffisante sur ces différentes machines, et tant qu'elles ne sont pas usées ou trop encombrées, elles restent en activité.

On m'observera, peut-être, que lorsqu'il

---

( *a* ) Si cependant l'on veut admettre notre existence physique comme un fait réel et bien constaté ; car M. Berklei, Evêque de Cloyne, soutient ( *Dialogues entre Hylas et Philonoüs.*) qu'il n'y a que des esprits. Les médecins sur-tout trouveront que cette étrange opinion sent un peu l'hérésie, parce qu'elle tend à ébranler les fondemens de la Médecine ordinaire. Mais comme il n'a pas été donné à l'homme d'être toujours d'accord avec lui-même, le même M. Berklei a proposé un des premiers l'usage de l'eau de goudron, contre une infinité de maladies ; ce qui paroît déroger un peu à sa spiritualité universelle.

survient des calmes parfaits dans l'athmosphère ou dans l'eau, le mouvement des moulins est suspendu, et qu'il devroit en être de même de la vie animale. Cette réflexion très-vraie, relativement aux fluides cités, n'est pas applicable au feu élémentaire qui, par son essence et sa destination, paroît être le grand ressort de l'existence du monde. D'ailleurs, la mobilité de la matière est en raison directe de sa subtilité ; du moins cette progression est prouvée par les fluides qui frappent nos sens, tels que l'eau, l'air et l'éther ; de sorte que l'élément qui compose la dernière subdivision de la matière est nécessairement doué d'une mobilité qui ne souffre ni bornes ni comparaison.

Les Anatomistes et les Médécins, après s'être épuisés en conjectures aussi savantes que profondes, ne sont pas encore d'accord sur le principe et la cause réelle du mouvement du cœur ; parce que sa structure n'of[illegible]e rien qui puisse servir à l'expliquer. Car l'irritabilité des fibres musculaires [illegible]sibilité des nerfs, quelqu'exquises qu'elles puissent être, ne sont que des dispositions passives ou une aptitude prochaine à l'irritation : il faut donc chercher hors du cœur la force qui détermine ce mouvement qui constitue et mesure la vie des animaux. En effet, cet organe hydraulique et passif resteroit immobile, si son activité n'étoit pas provoquée et entretenue par un fluide émi-

nemment mobile et constamment en action. Le principe qui met et tient en activité le grand instrument de la circulation, doit avoir une énergie prodigieuse, pour vaincre les résistances constantes et de toute espèce qu'éprouve le mouvement progressif du sang dans tous les canaux qu'il parcourt : car la vitesse que le cœur imprime aux ondes de sang qu'il lance dans les artères, est continuellement contrebalancée et absorbée par les efforts que les colonnes du fluide fon pour les dilater.

Enfin, suivant les calculs de Borelli, la résistance que le sang rencontre dans le trajet artériel, est égale à 180000, qu'il faut que le cœur surmonte, pendant tout le temps que la circulation subsiste. D'après ces données, je crois être suffisamment autorisé à poser comme un fait incontestable, que le mouvement du cœur ne peut pas s'expliquer sans l'intervention et le concours d'une cause externe qui produit sur lui, [redacted], le même effet que l'air ou l'eau sur les parties mobiles des moulins.

Ces idées et cette comparaison paroîtront peut-être extraordinaires; mais la raison et la nécessité les appuyent de tout leur poids. L'une doit pressentir en effet que la cause du mouvement n'est pas plus inhérente au cœur qu'aux roues des moulins, et l'autre commande de prendre en considération des

raisonnemens qui paroissent résoudre le problème d'une manière aussi simple que palpable, et sans lesquels il est impossible de l'expliquer. L'amour propre du chef-de-file de l'espèce animale pourra se cabrer un peu contre l'idée que notre organisation, comme celle de la statue de Pigmalion, n'offre qu'une disposition prochaine à l'activité et à la vie qui, pour être réalisée, a bésoin d'une force d'emprunt et d'un ressort étranger. Notre existence, en effet, n'est au moral comme au physique, qu'une espèce d'agitation plus ou moins prolongée et la mort un repos continuel.

Ces idées font naître naturellement l'envie de savoir comment le fluide moteur met en jeu les organes de la circulaiton et comment il s'y applique.

Quoique ces questions (qui sont plus aisées que les réponses) soient déjà éclaircies dans les pages précédentes, je vais encore essayer de les entourer de quelques lumières, en concentrant mes idées dans un foyer plus étroit; parce que l'effet des raisonnemens, comme celui des fluides, devient d'autant plus puissant qu'ils sont plus resserrés. L'exemple de l'air et de l'eau qui, en communiquant leur mouvement aux machines les plus lourdes et les plus compliquées, leur font surmonter des résistances incalculables, doit faire pressentir les effets prodigieux que des élémens plus élastiques en-

core doivent produire, lorsque leur poids et leur mobilité sont développés et augmentés par des circonstances naturelles ou artificielles. Tout concourt à présenter l'idée que les deux actes de la respiration sont le moyen dont la nature se sert pour pomper et aspirer l'air nécessaire à la vie, et pour l'appliquer aux organes de la circulation, enfin pour rejetter la partie de cet élément qui est devenue, pour ainsi dire, excrémenticielle. Des expériences décisives prouvent, en effet, jusqu'à l'évidence que les exhalaisons pulmonaires sont viciées, et ne seroient pas respirées de nouveau sans danger. Ainsi la respiration opère sur l'air athmosphérique le même effet que la digestion sur les alimens et la fièvre sur sa cause : dans tous ces cas, ce qui est bon et nécessaire est conservé et assimilé, et tout ce qui est surabondant et nuisible est évacué. Toutes les opérations de la nature présentent donc à l'observateur attentif le cachet de la simplicité, de l'uniformité et de la perfection, enfin la preuve irrécusable de l'intelligence et de la puissance suprême de celui qui en organisa les ressorts et les moyens.

La pression de l'athmosphère doit encore avoir une influence immense sur la respiration, et consécutivement sur la circulation. Il seroit, en effet, impossible d'expliquer comment le mouvement circulaire du sang pourroit surmonter les obstacles énormes

qui tendent constamment à suspendre son cours, sans admettre ce moyen puissant qui devient point d'appui par sa masse, et levier par sa mobilité. Les bornes et la nature de cet Écrit ne me permettent pas de suivre ces idées et ces aperçus dans tous leurs développemens : je dois d'ailleurs laisser cette tâche à des esprits plus heureux, plus féconds et plus éclairés.

L'expérience électrique, les orages et le magnétisme même, mettent en évidence et rendent palpables à nos sens, l'existence et les effets prodigieux du fluide vivace dont les merveilles étonnent et déconcertent tellement notre imagination, qu'elle n'ose pas sonder son origine et son immense influence : mais j'ai le pressentiment que le temps n'est pas éloigné, où un Génie puissant doit rallier et développer ces données et en former un corps de doctrine qui, très-probablement, obtiendra la sanction et l'attache de la postérité ; car *la raison doit finir par avoir raison.*

Outre ces notions générales, qui peuvent d'ailleurs trouver leur application dans la pratique de la médecine, et qui ne doivent pas être par conséquent, tout-à-fait étrangères à ceux qui la professent, celui qui commence cette carrière et veut la parcourir avec succès, doit avoir toujours présentes à la mémoire, certaines idées principales

qui pourront lui épargner des méprises et des fautes. Il faut sur-tout qu'il se pénètre de l'idée que les causes des maladies sont très-peu nombreuses, quoique ses accidens et les effets qui se développent avec elles soient souvent très-variés et infiniment multipliés. Le vieillard de Cos a dit avec raison : *Morborum omnium unus et idem modus est, locus verò ipse eorum differentiam facit. Quare videntur quidem morbi nihil simile habere propter diversitatem scilicet locorum, quùm sit tamen una morborum omnium species et causa eadem.* (L. de flatib.) Il faut donc regarder et sur-tout traiter la plupart des symptômes qui accompagnent les maladies, comme des ramifications qui sortent du même tronc : l'on doit, par une analyse méthodique, en procédant de l'effet à la cause, du connu à l'inconnu, rémonter aux premiers élémens et au foyer principal des maladies ; car c'est là qu'il faut frapper pour obtenir des succès décisifs.

Je vais essayer de faire ressortir cette idée et la rendre sensible par l'exemple suivant. Lorsque la sécrétion de la bile est dérangée, et que cette humeur récrémenticielle et brûlante croupit dans le foye ou ses canaux, ou qu'elle refoule dans la masse du sang ou le tissu cellulaire, alors le teint devient jaune, les nerfs prennent un ton maladif, la digestion languit et se fait mal, le ventre se resserre, les vents abondent, *etc.*

Voilà les effets ordinaires que produit le dérangement des fonctions du foye; parce que l'absence de la bile nécessaire à celles de l'estomac et des intestins doit les produire. Il est d'autant plus intéressant de placer un fanal à côté de ce point de pratique, qu'il est entouré d'écueils et d'obscurité, et qu'il se présente fréquemment sur les pas du Médecin. Ces maux lents tourmentent aussi le caractère, et rendent presque toujours ceux qui les éprouvent impatiens et peu dociles : de sorte que le Praticien gêné se borne souvent à faire la guerre aux accidens, soit que sa vue ne perce pas au delà, ou que sa marche soit circonscrite par les fantaisies des malades. Ainsi, tant que le mal ne présente pas des formes très-inquiétantes, on se contenter d'employer tour-à-tour, et presque toujours sans un avantage réel et durable, les stomachiques, les carminatifs, enfin les purgatifs, qui finissent constamment par donner de l'intensité à la cause de ces affections. Aussi les anciens accidens augmentent et il en survient de nouveaux qui terminent enfin une existence peut-être plus pénible que la mort.

Si, au contraire, dès l'invasion de la maladie, l'on reconnoissoit et l'on attaquoit sa cause, elle céderoit presque toujours aisément à quelques remèdes et à un régime bien appropriés. Dégluez le foye; faites couler librement la bile, et toutes les nuan-

ces maladives que sa rétention avoit causées disparoîtront comme l'ombre, par l'absence de l'objet qui l'avoit fait naître. Ce n'est pas en élaguant quelques branches, qu'on détruit un arbre ancien qui a jetté des racines profondes, mais en portant la cognée à coups redoublés jusques sur la dernière. L'expérience journalière prouve que, par l'effet d'un seul rémède bien indiqué et modifié suivant les circonstances et l'exigence des cas, les accidens les plus graves et les plus multipliés se dissipent, comme par enchantement, sur-tout dans les maladies vénériennes et scorbutiques : les succès constans de la médecine dans ces maux, offrent une preuve sans replique de sa réalité et de son utilité. En effet, si elle réussit dans des cas où la nature et le temps ne font rien, que ne doit-on pas en attendre, lorsque l'une et l'autre conspirent avec elle contre la cause des maladies ?

J'essaye, autant qu'il est en moi, de prématurer l'expérience de mes jeunes Confrères, en les mettant au courant de certaines circonstances intéressantes que leur pratique personnelles ne leur révéleroit peut-être qu'après bien des années et des méprises. Il est bon qu'ils sachent, par exemple, qu'outre les maladies générales, chaque période de la vie est exposé à des affections qui lui sont propres, ou du moins qui lui paroissent plus familières. En effet, tous les

bons observateurs remarquent que la marche de la nature et le développement des maux sont influencés par les différens âges, de la vie : les affections cutanées de la tête sont communes dans l'enfance (*a*) et même nécessaires, puisque ceux qui ne les éprouvent pas sont exposés à des maux plus graves dans le cours de leurs vies, et qui paroissent tenir à cette cause; les maladies de poitrine ne se présentent guère que dans le cours de l'adolescence; celles du bas ventre semblent appartenir plus particuliérement à l'âge viril; enfin les vieillards sont sujets aux maladies des articulations, sans donner cependant l'exclusion vers l'ensemble des autres parties.

Cet ordre constant dans la formation et le développement des maux qui assiégent l'espèce humaine, aux différentes époques de la vie, est une suite des efforts que fait la nature pour se débarrasser des humeurs surabondantes qui peuvent la gêner et la contrarier dans son travail pour la conservation des individus : et cet excès de matières se fait remarquer dans presque toutes les périodes de notre existence. Dans l'enfance, ainsi

(*a*) *Sunt verò in infantiâ affectus circa caput; hujus modi sunt exulcerationes leves et superficiales cutis capitis et faciei, dolores, ardores, æstus circa caput, affectus hæmorragiæ narium, convulsiva epileptica pathomata, corysa frequens*, *etc.* Sthal. diff. de morbis ætat. Cap 2.

queje l'ai insinué plus haut, la tête devient le lieu de décharge ; et le défaut ou l'irrégularité dans l'action des organes, pour provoquer et faciliter la sortie des humeurs, devient la source principale des incommodités qui appartiennent à cet âge. Au contraire, leur excrétion facile, par les émonctoires propres et ordinaires à cette époque, prouve l'énergie de la nature, et annonce la bonté du tempérament.

Dans l'adolescence, les organes prennent de la force et un développement décidé, et d'autres inconnus jusqu'alors et restés dans l'inaction, se prononcent et donnent l'eveil à des sensations nouvelles. On conçoit que ces circonstances doivent amener une vie et un ordre de choses plus prononcés qui annoncent que la maturité s'avance; les formes physiques deviennent tranchantes et inclinent vers la perfection chez les sujets bien constitués : enfin, des évacuations et des issues nouvelles s'établissent, et cet état tenant à l'enfance et à la virilité, doit participer aux affections et aux sécrétions communes à ces deux âges. C'est par cette raison que les maladies de la tête se soutiennent, et què celles de la poitrine commencent à poindre, et même à dominer, à mesure que l'âge viril s'avance ( *a* ). Je dois encore

---

(*a*) *Circa tempus adolescentiæ floridæ, frequentiores circa pectus ingruunt affectus, tusses siccæ, efferæ*

observer qu'indépendament de l'action de la nature dirigée à l'époque de l'adolescence du côté de la poitrine, et des affections qui en résultent, les relations si intimes *inter pectus et pudenda* doivent provoquer des maux nouveaux du côté de ce dernier organe, lorsque les évacuations n'ont pas lieu par les émonctoires du premier, qui vient d'acquerir une vie et une énergie nouvelles. Hipocrate avoit annoncé la correspondance de ces deux organes. (*a*)

L'âge viril voit éclore des affections différentes et qui lui sont propres ; le développement et la formation de tous les organes étant consommées, la nature alors, uniquement occupée de la conservation de l'individu paroit diriger ses mouvemens et les excrétions vers le bas-ventre, et ces dernières, [redacted], deviennent plus abondantes lorsque l'accroissement est fini et qu'il ne faut plus qu'entretenir ; mais les maux de cette époque de la vie, paroissent encore avoir un caractère particulier, outre celui qu'ils peuvent emprunter de l'adolescence ou de la vieillesse, en raison du plus

---

*auttumidæ quoque acres et impetuosæ, raucedines asthmata convulsiva, dolores rhumatici circa scapulas, thoracem humeros, cervicem palpitationes*, Id. ib.

(*b*) *A dolore forti ad testes irruente tussis sicca sæpe solvitur, cùm testis à tussi intumescit, memoriam renovat societatis pectoris mammarum, genituræ et vocis.* De morb. vulg. § 5.

ou moins de proximité de ces deux âges ; et ce caractère particulier paroit déterminé par les passions devenues plus fortes et plus impérieuses encore par la réflexion ; de sorte qu'à cet âge, le moral domine et fatigue le physique.

Dans la jeunesse, l'ame ne fait presque pas sentir encore ni apercevoir son influence ; mais dans l'adolescence, elle produit quelquefois des mouvemens qui ne connoissant point encore le frein de la réflexion et de l'expérience, prennent une véhémence qui peut devenir préjudiciable au développement de la nature.

Les passions de l'âge mûr, tenant plus aux institutions sociales qu'aux appetits naturels, n'offrent aussi que des jouissances imparfaites et chérement payées ; d'ailleurs les réflexions fortes et continuelles, attachées à cette époque de la vie, entravent et déconcertent les mouvemens que la nature fait, pour évacuer les humeurs qui ne sont pas dans l'ordre de la santé, parce que la tention habituelle et forcée des mêmes fibres, établit d'abord une désharmonie locale, qui, avec le temps, devient générale, par la liaison et les relations intimes, qu'ont entr'elles toutes les parties qui entrent dans la composition de l'économie animale : *consensus unus, conspiratio una:* ainsi le spasme, que les passions ingrates de cet âge ne cessent de provoquer

et

et d'entretenir, en dérangeant les fonctions de l'estomac sur-tout, devient la cause d'une infinité de maux.

Enfin la vieillesse, qu'on a eu raison d'appeller une maladie continuelle, s'avance à pas plus ou moins précipités, escortée des incommodités qui en sont inséparables; elle s'annonce par la diminution des forces vitales, et la perte successive de tout ce qui pouvoit contribuer à la vigueur et à l'ornement de l'homme. La nature alors semble se resserrer graduellement dans une sphère moins étendue; sentant la diminution de ses moïens, elle les économise et ne semble plus les distribuer qu'aux parties centrales, où sont situés ses principaux domaines qu'elle soigne le moins mal qu'elle peut; les extrémités paroissent lui devenir indiférentes et n'être plus traitées par elle que comme des lieux de décharge. Ses ressources et ses efforts s'affoiblissent de jour en jour, enfin concentrée et opprimée dans ses derniers retranchemens, la nature cède, le mouvement finit et nous ne sommes plus qu'une masse inanimée. . . . Et ce MOI, l'objet de tant de soins et d'inquiétudes, n'est plus lui: la terre le réclame et l'engloutit pour toujours. . . .

Le corps né de la poudre, à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au Ciel, dont il est descendu.

RACINE, fils.

D *

Ainsi finit le songe pénible de la vie, qu'une mort prématurée ne vient point interrompre. (*a*)

Dans les différens âges dont je viens d'esquisser le tableau, on voit constamment la nature occupée à procurer les évacuations nécessaires à l'entretient de l'équilibre et de l'harmonie dans l'économie animale, et ces excrétions se font sans trouble et sans que nous nous en appercevions lorsque la santé est dans l'intégrité; mais aussitôt qu'elles sont dérangées ou supprimées, ce ressort puissant, qui, chez tous les êtres organisés, tend à écarter ce qui nuit, s'éveille et réagit de toute sa puissance sur la cause qui le gêne; il établit une lutte, plus ou moins prononcée, que le ministre de la nature doit

---

(*a*) La curiosité, cette avide inquiétude de l'esprit, voudroit sans doute saisir la cause qui détermine les humeurs qui surabondent à tous les âges, à se porter suivant leur progression, d'abord à la tête, ensuite à la poitrine, enfin vers le bas-ventre. On ne peut mettre en avant, en pareil cas, que des probabilités, plus ou moins spécieuses : voici la mienne. Il est constant que lorsque nous avançons dans la carrière de la vie, le mouvement circulatoire des humeurs perd de sa vitesse, et que celles-ci déviennent plus épaisses, et acquièrent, par conséquent, une gravité spécifique plus considérable qui doit déterminer graduellement, et à mesure que les causes ci-dessus augmentent leur descente vers les parties inférieures. L'enflure des jambes si commune dans l'âge avancé, tient sans doute à la même cause.

comtempler et surveiller avec une vive et profonde attention, afin de pouvoir la secourir à propos et avec les moyens convenables; souvent, en pareil cas, elle triomphe avec ses propres forces, mais la guérison devient plus prompte et plus radicale sous la direction d'un Praticien instruit et judicieux.

La scène change dans les maladies lentes: il faut que l'art supplée la nature, parce quelle est hors de mesure et qu'elle ne produit que des mouvemens insuffisans et partiels (1). Ces maux aussi sont constamment l'écueil de la médiocrité et souvent même des talens supérieurs; parce que ;es moyens ordinaires de la Médecine ne peuvent guère les atteindre, et que d'ailleurs on trouve très-rarement des malades assez dociles pour suivre avec l'exactitude et la continuité nécessaires, le traitement qu'ils exigent.

Ainsi le plus grand nombre de ceux qui ont le malheur d'être en proye à ces affections, sont destinés à végéter douloureusement, plus

---

(a) *Acuti morbi imprimis nitantur agili illâ ipsius energiâ naturæ, ad debellandam causam morbidam tendente, propter hujus activitatem, in genere, aut partis dignitatem in specie, chronici verò affectus contra magis segnem materiæ energiam, adeòque etiam naturæ neglectum majorem pro fundamento agnoscent.* Sthal. path. p. 1. sect. 4.

ou moins long-temps, et à terminer enfin dans les angoisses, leur pénible carrière; la Médecine, dans ces circonstances, a des bornes très-étroites qu'il importe même de connoître, parce qu'on s'exposeroit souvent à nuire en voulant les franchir.

Les maladies sont fortes, vives et rares, chez les individus robustes; parce que le principe de la vie peut résister long-temps à la cause morbifique ou à ses effets, avant d'être forcé de mettre ses ressources en jeu, pour les dompter.

Les gens foibles, au contraire, payent en détail leur dette à la nature, parce que leur frêle organisation est dérangée par la cause la plus légère; de sorte qu'ils sont balottés, presque sans relâche, par des incommodités de toutes espèces : mais aussi ils éprouvent rarement ces maladies, qui parcourent leur temps avec violence et rapidité; parce que le principe de la vie fatigué, par un travail continuel et forcé, n'a presque jamais, chez les valétudinaires, assez d'énergie pour faire de grands efforts et produire des mouvemens décisifs.

Au reste, la manière de vivre a une grande influence sur la santé et la longévité. . . . On voit assez souvent les gens délicats, qui se ménagent, fournir une longue carrière, tandis que les plus robustes, qui se livrent à des excès, ne vont pas loin.

Les principes éloignés des maladies lentes sont très-variés, mais leurs causes prochaines ou effectives sont peu nombreuses, et c'est sur ces dernières que le Praticien doit fixer exclusivement son attention. Il faut encore qu'il se pénètre bien de l'idée, que dans une infinité de cas, il ne peut rien sans le concours de la nature; parce qu'elle seule peut produire ces vraies crises qui sont nécessaires pour la guérison de presque tous les maux.

La tumeur la plus légère ne guérit que par une fermentation ou fièvre locale, qui convertit en un pus doux et balsanique la matière acrimonieuse qui la produit... Et ces douleurs rhumatismales et goutteuses ne finiroient qu'avec ceux qu'elles tourmentent, si une réaction fièvreuse n'émoussoit et ne neutralisoit pas l'âcreté brûlante des humeurs qui les occasionnent.

On pourroit encore confirmer ces idées par l'exemple des rhumatismes aigus et accompagnés de fièvre, qui se terminent, le plus souvent, d'une manière radicale et définitive, dans l'espace de quelques semaines, tandis que les rhumatismes lents, périodiques et dont la cause matérielle n'est jamais coctionnée par l'agitation fièvreuse, ne finissent qu'avec les individus qui en son attaqués.

On ne peut trop le répéter; hors de la doctrine des crises, point de salut pour les

malades et très-peu pour les Médecins... Pénétré de cette idée, devenue pour moi une vérité incontestable, devant laquelle doivent disparoître un jour toutes les préventions et les habitudes contraires, je me suis abstenu, depuis long-temps, d'enchaîner les efforts de la nature avec le quinquina dans les fièvres intermittentes, et, depuis cette époque, j'ose affirmer que je les ai trouvé moins sévères et sur-tout moins opiniâtres que lorsque mon inexpérience et le défaut de maturité de mon jugement me commandoient de tenir servilement la route battue.

Il y a des circonstances, peut-être, où il vaut autant errer de l'erreur commune, que d'avoir raison tout seul; mais cette complaisance pour les opinions dominantes, ne doit point trouver son application dans l'exercice d'un art qui distribue la vie ou la mort.

Il ne faut pas s'élever légèrement contre les idées et usages établis; mais quand la raison et l'expérience (ces autorités suprêmes en Médecine) l'ordonnent, on doit y déroger. La vérité ne veut point souffrir de prescription, d'ailleurs le Médecin ne peut pas faire les honneurs de son opinion, parce qu'elle appartient au public; il doit péser et analyser tout avec maturité, et ne s'attacher qu'à ce qui présente le caractère et l'empreinte du vrai.

Si j'ai mis en avant que les fièvres inter-

mittentes résistent presque toujours moins long-temps, lorsqu'on les laisse filer, que lorsqu'on les suspend avec le quinquina, la raison en est aussi simple que façile à saisir, c'est que si la fièvre est un remède (comme il n'est plus permis d'en douter), tout le temps qu'elle est suspendue est perdu pour la guérison, c'est bien pis encore, si la nature ne parvient pas à soulever le poids et à briser les entraves qui la gênent, enfin si elle ne rétablit pas la fièvre; parce que les humeurs qu'elle auroit consommé et qui restent en arrière, se déposeront sur quelque partie, plus ou moins intéressante, et pourront y jetter les fondemens d'une maladie souvent indomptable.

Ceux qui employent le quinquina avec le plus de profusion, semblent pressentir cependant qu'il ne détruit pas la cause de la fièvre d'une manière radicale, puisqu'ils défendent de se purger, après son usage, de peur, disent-ils, de la réveiller; certes ils ne craindroient pas cette résurrection, s'ils étoient bien convaincus que leur prétendu spécifique eût détruit la matière fébrile; car, ou il n'y a plus de causes, il n'y doit plus renaître d'effet, du moins suivant l'axiome vulgaire: *Sublata causâ, tollitur effectus.*

Je suis bien pénétré de l'idée que la chance la moins défavorable, après l'application intempestive du quinquina, est de voir recommençer la fièvre, parce qu'elle est le remède

le plus efficace contre les maux que sa suppression prématurée peut occasionner; d'ailleurs lorsque l'humeur morbifique devient trop épaisse pour passer dans les vaisseaux et s'introduire dans le torrent de la circulation, on doit alors s'attendre à voir naître, dans plus ou moins de temps, des incommodités, plus ou mois graves, en raison de la quantité et de la qualité des humeurs, enfin de l'importance des organes où elles se déposent; ainsi la fausse application du quinquina prolonge les fièvres, ou les échange contre des maux plus graves et plus fâcheux.

On m'observera, sans doute, que je généralise trop mes idées et ma proscription, et qu'une quantité innombrable de personnes ont prit le quinquina, avec succès, dans les fièvres intermittentes, sans qu'on se soit apperçu que son usage ait été suivi des inconvéniens que je fais pressentir.

Je conviendrai volontiers qu'il y a des exceptions, comme dans les règles les plus générales; mais est-il prudent d'en faire la base de sa conduite, sur-tout dans l'exercice d'un art qui peut avoir une influence incalculable sur la destinée des hommes ?

Effectivement, lorsque l'humeur fébrile est à-peu-près épuissée avant l'emploi du fébrifuge, et que les sujets sont vigoureux, très-souvent la nature se charge de pousser

et d'expulser par un couloir quelconque le levain morbifique resté en arrière ; mais encore dans cette supposition, la plus favorable sans doute, n'eût-il pas été plus prudent de laisser la fièvre dévorer entièrement sa cause ? Pourquoi faire tirer les malades à une lotterie dangereuse, et s'exposer à semer les germes d'un mal plus grave que celui qu'on vouloit combattre ?

Ce qui peut d'ailleurs en imposer encore sur les suites que doit avoir l'emploi du quinquina, c'est qu'elles ne se développent assez souvent que long-temps après, et lorsqu'on a oublié le remède et la maladie même pour laquelle on l'avoit pris.

Mais, insistera-t-on, si l'on employe pas le spécifique, cette fièvre importune viendra donc relancer éternellement et périodiquement les pauvres patiens? Je répondrai : 1.° que tout prétendu spécifique qui ne détruit pas la cause des maux, est un moyen infidèle et dangereux; parce qu'il peut inspirer, en faisant cesser des effets utiles, une sécurité qui devient préjudiciable ; 2.° que le moyen le plus prompt, le plus sûr, et le plus innocent, sur-tout, de faire cesser la fièvre, est de la laisser détruire elle même sa cause, en l'aidant cependant à propos et avec des évacuans modifiés suivant les circonstances et l'exigence des cas. Elle cessera lorsque sa cause sera épuisée, et tant qu'elle

ne le sera pas le mouvement fébrile sera nécessaire.

Il n'en est pas du quinquina, comme du mercure et des antiscorbutiques, qui deviennent vraimeut spécifiques lorsqu'ils sont appliqués avec intelligence et sagesse, parce qu'ils ne font disparoître les accidens, qu'en détruisant leurs causes.

Depuis long-temps Etmuler, Stahl, Baglivi, enfin M. Pomme et plusieurs autres Praticiens d'une autorité imposante, ont tonné contre le quinquina et les funestes effets que produit journellement sa fausse application ; si leurs voix puissantes eussent été entendues, je ne viendrois pas après eux répéter des vérités qu'ils ont vainement proclamées ; mais comme ceux qui mésusent du quinquina sontencore en majorité parmi ceux qui exercent la Médecine, j'ai pensé que tous les Praticiens qui étoient pénétrés de ces abus, devoient se relayer, pour enlever à un remède infidèle une réputation usurpée.

Il faut répéter avec constance, sur-tout, les vérités, qui peuvent iufluer sur la destinée des hommes, jusqu'à ce qu'elles ayent été universellement accueillis. Si en répétant des calomnies, on leur donne de la consistance, il doit au moins en être de même des vérités.

On me dénoncera comme ennemi du quin-

quina, sans doute? Non! en vérité, et je le déclare même innocent des maux qu'il a faits, qu'il fait encore, et qu'il pourra faire; mais je ne serois pas aussi indulgent pour ceux qui l'employent d'après une fausse théorie : je pense d'ailleurs qu'il y a de l'inconvénient à se prévenir pour ou contre une remède quelconque; parce que le propre de la prévention est d'altérer le jugement.

Les remèdes, par eux-mêmes ne sont ni bons ni mauvais; ils n'ont tous que des propriétés relatives, et leur efficacité dépend absolument du bon emploi qu'on en fait. Tous ceux qui sont bien indiqués, appliqués à propos, et à dose convenables, font tout le bien que les circonstances comportent. La cigüe, le sublimé corrosif, *etc.*, produisent tous les jours les meilleurs effets, sous la direction des Médecins éclairés et judicieux, tandis que les remèdes les plus doux, nuisent souvent lorsqu'il sont mal appliqués. Il importe que ceux qui débutent dans la carrière médicale, soient pénétrés de ces vérités, quoiqu'elles ne paroissent pas d'un ordre bien relevé, et semblent appartenir à tous ceux qui ont de la raison et savent en faire usage.

Après avoir inspiré une juste défiance sur la manière dont plusieurs Praticiens traitent les fièvres intermittentes, je dois essayer d'en proposer une plus conforme aux vrais prin-

cipes et à l'expérience: je me suis placé entre deux opinions opposées, qui m'ont paru avoir, l'une et l'autre, des inconvéniens: les uns pensent (et agissent, bien entendu, en conséquence) qu'après avoir évacué les premières voyes, avec un ou plusieurs vomitifs, et passé quelque purgatifs, on doit arrêter les fièvres, après sept ou huit accès; car ils ont assujetti leur conduite à un calcul, comme si les causes des maladies et les tempéramens étoient absolument les mêmes. Or, il n'y a peut-être pas d'état qui présente des circonstances plus variées que la pratique de la Médecine, et qui exclue, par conséquent plus impérieusement, les moyens et les méthodes uniformes. Je ne rappellerai point ici les raissonnemens que j'ai opposé à ceux qui ne voient dans l'agitation fièvreuse, qu'un accident qu'il faut maîtriser. Les autres s'accordent avec les premiers, sur la nécessité de nettoyer d'abords les premières voies, avec les vomitifs et quelques purgatifs; mais ils prétendent qu'il faut ensuite confier la guérison de la fièvre à elle-même et au régime: cette pratique a, je crois, moins d'inconvéniens que la première, mais j'estime qu'on peut faire encore mieux, que de ne rien faire en pareil cas.

Voici le terme moyen que je propose, et d'après lequel je traite les fièvres intermittentes, depuis très-long-temps:

Après avoir débarrassé l'estomac et le tube

intestinal, avec le tartre stibié sur-tout, et quelques purgations, que je répète jusqu'à ce que le retour de l'appétit m'annonce qu'il faut cesser cette méthode active, de crainte de déranger les fonctions des organes de la digestion : alors, pour ne pas rester spectateur inutile, et donner une marche plus prompte à la guérison, je prescris les jours intermédiaires de la fièvre, des bouillons apéritifs et fondans, aiguisés avec la crême de tartre soluble, ou quelque sel purgatif, ou enfin des bols analogues dont je modifie la dose, de manière à produire deux où trois selles, tout au plus, par jour, et j'insiste sur ces moyens jusqu'à parfaite guérison, en les suspendant, bien entendu, et les modifiant suivant leur effet et la marche du mal, car la Médecine est la science des momens et des circonstances : *Temporibus medicina valet.*

De cette manière, j'entre dans les vues de la nature, et je concours à la guérison, sans croiser les mouvemens que le principe de la vie fait pour détruire les humeurs qui gênent sa marche. J'agis alternativement avec lui : de sorte qu'il n'y a aucun moment de perdu pour la guérison ; j'use et lime, pour ainsi dire en détail, l'humeur fébrile ; et si, par cette méthode douce, j'en évacue la moitié, le nombre des accès sera diminué d'autant ; parce que les effets suivent exactement la proportion des causes. Il est d'autant plus intéressant d'associer les fondans aux légers

purgatifs, en pareil cas, que la cause matérielle des fiévres intermittentes, est presque toujours cantonnée dans le mésentère, ou sur quelqu'autre viscère du système du bas-ventre; de sorte que les purgatifs seuls, ne peuvent pas l'atteindre : bien entendu, qu'il faut varier la composition de ces bols, ou de ces bouillons, suivant les tempéramens, les degrés et la marche du mal; le grand art et la grande difficulté, dans la pratique de la Médecine, sontde bien approprier les moyens curatifs à ces circonstances. On doit, en général, marcher avec elles, et ne pas prétendre les maîtriser brusquement, à moins quelles ne présentent un appareil menaçant, et même un danger éminent; car il faut alors que le médecin sache prendre très-promptement un parti décisif: c'est la position où il se trouve dans les fièvres intermittentes pernicieuses, dont chaque accès conduit le malade aux portes du tombeau, et l'y précipite même très-souvent, malgré les secours les mieux indiqués.

La nature, dans cette circonstance, est accablée sous un poids énorme d'humeurs corrompues : de sorte qu'elle ne peut faire que des efforts languissans et imparfaits, qui déplacent seulement ces matières mortes, et les portent, le plus souvent, sur les organes les plus essentiels à la vie, vers le cerveau sur-tout, et y détermine des affections comateuses, qui font périr les malades, en très-peu

de temps. Il est donc essentiel d'arrêter ces mouvemens, puisqu'ils ajoutent au danger; le principe de la vie, dans cette circontance, est comme un individu terrassé, qui se débat sous un ennemi supérieur; tous les efforts qu'il fait épuisent ses forces sans améliorer sa situation. Il faut, dans ce cas, enchaîner les mouvemens respectifs, avec le quinquina, à forte dose, et profiter ensuite du calme qu'il procure, pour combattre la cause; mais le traitement le plus judicieux et le mieux entendu ne triomphe pas toujours de cette redoutable maladie, sur-tout, s'il n'est pas appliqué dès son invasion.

*Principiis obsta, serò medicina paratur,*
*Cùm mala per longas invaluére moras.*

Ovide.

C'est le cas où la Médecine expectante auroit tort, et où le quinquina présente une ressource, d'autant plus précieuse qu'il ne pourroit pas être remplacé. Son énergie le rend ici, décisif en bien, comme il est en mal, lorsqu'il est indiscrettement appliqué.

Les chagrins profonds et prolongés, ainsi que l'habitation au milieu des eaux croupissantes, sont les causes éloignées, les plus ordinaires de ces redoutables fièvres, dont le développement est si perfide et si masqué, qu'elles ont souvent fait de grands progrès, avant que leur véritable caractère soit dessiné d'une

manière frappante, il ne peut pas, en effet, s'établir une lutte forte et prononcée, entre un enfant et un géant : c'est le cas où la nature se trouve relativement à la cause qui l'opprime. Heureusement ces fièvres sont très-rares, sur-tout dans les endroits favorablement situés et orientés; et depuis plus de vingt ans, je ne me rappelle pas d'en avoir rencontré plus de six, bien caractérisées; car, je ne dois pas le dissimuler ici, j'ai vu assez fréquemment donner le nom de fièvres pernicieuses à des maladies qui avoient un tout autre caractère; et cette méprise est d'autant plus fâcheuse, que le traitement est toujours calqué sur cette fausse dénomination. Aussi Sydenham prétendoit que le mot *malignité*, relativement aux maladies, avoit été plus fatal aux hommes que la poudre à canon. Au reste, je plains sincèrement les Praticiens que leur mauvaise étoile a mis à portée de voir fréguemment ces funestes et perfides maladies; le plus souvent elles sont le fléau des malades et l'opprobre de la Médecine. Quatre, des six malades que j'ai vus dans ce cas, habitoient la campagne, et quand je suis arrivé auprès d'eux, les maladies étoient jugées et ne comportoient plus aucun remède.

Les deux autres maladies qui m'ont paru appartenir bien légitimement à cette espèce, se sont développées sous mes yeux dans un Hopital militaire, chez des sujets jeunes et vigoureux

vigoureux, et comme j'étois à portée de reconnoître le mal et de l'arrêter dans son principe, j'ai eu le bonheur de les disputer, avec succès, à la mort, avec le quinquina; mais leur convalescence fut longue et laborieuse comme je m'y attendois. En effet, l'imminence du péril, en pareil cas, commande d'étouffer la maladie et de laisser la cause en arrière, pour l'attaquer et la détruire ensuite, avec les moyens que les circonstances et les tempéramens paroissent indiquer. Un de mes deux malades resta pendant plusieurs mois dans une langeur morale et physique, qui présenta à plusieurs reprises la crainte d'une rechute, parce que la cause première et originelle du mal ( le chagrin ) n'étoit pas du ressort des moyens ordinaires de la Médecine.

Le danger attaché à ces fièvres, tient donc à l'affaissement du principe de la vie, occasionné presque toujours par des affections pénibles et profondes, ou par un athmosphère chargé d'exhalaisons délétères. Ces circonstances comparées, d'ailleurs avec les accidens, peuvent concourir à faire saisir promptement le vrai caractère de la maladie, ce qui n'est point indifférent pour le succès.

J'ai cru devoir esquisser l'æthiologie, et parler, avec quelque détail, du traitement de ces fièvres aussi dangéreuses, que perfides, pour fixer et éclairer l'attention de mes jeunes

confrères, sur un point très-délicat; parce qu'il est d'une importance décisive de saisir cette maladie du premier coup d'œil, et sur-tout de ne pas la confondre avec une autre; parce que le traitement qu'elle exige ne convient qu'à elle seule, et ne seroit pas appliqué impunément, à toute autre. Déjà plusieurs Médecins d'un mérite distingué, ont entouré de leurs lumières le traitement de ces fièvres pernicieuses, mais les vérités sont si précieuses et peuvent avoir tant d'influence en Médecine, qu'il faut que ceux qui commencent cette carrière les rencontre sur tous leurs pas et dans tous les livres, afin qu'elles s'identifient, pour ainsi dire, avec leur intelligence; il n'est pas moins essentiel qu'ils trouvent aussi par-tout la réfutation des erreurs.

Enfin, pour écarter toutes les préventions contraires à la fièvre, j'observerai que quand on succombe à celle dont il s'agit, c'est son absence et non son action, qui devient funeste; c'est, en effet, parce que la nature n'a pas eu l'énergie nécessaire pour produire une agitation assez forte et assez générale, pour procurer la coction et l'évacuation de la matière fébrile. Ce n'est donc pas la fièvre, mais sa cause, qui devient celle de la mort; et si, dans les fièvres pernicieuses, on se croit obligé d'enchaîner les mouvemens de la nature, c'est parce qu'ils sont si foibles, qu'ils n'opèrent qu'un léger

déplacement des humeurs qui peut devenir dangereux.

La fièvre, comme le bouc émissaire, est chargée et accusée de presque tous les maux physiques qui affligent l'espèce humaine; tandis qu'elle tend constamment à les guérir, et celles même qui accompagnent les dernières périodes des suppurations et des ulcères intérieurs, prolongent souvent l'existence des malades, et les conduisent à leur fin, par une pente douce et presqu'insensible. Dans le cas dont il s'agit, la fièvre est occasionnée et entretenue par la résorption ou le refoulement de la matière purulente dans les vaisseaux, qui, réagissant sur elle, produisent une fièvre lente, et celle-ci des évacuations colliquatives, par les selles et les sueurs. Eh bien! Dans le cas où le pus ne se seroit pas frayé une route et une issue par les vaisseaux, qu'arriveroit-il? Qu'il se déposeroit dans le tissu cellulaire, et y produiroit une enflure partielle ou générale, qui deviendroit promptement mortelle, à cause de l'altération des humeurs; mais probablement le pus s'épancheroit dans la cavité de la poitrine, chez les pulmoniques sur-tout, et y produiroit des étouffemens pénibles et douloureux, qui donneroient promptement la mort. Ainsi ces fièvres symptomatiques ajoutent quelques instans à la vie et en diminuent les angoisses: en coctionnant un peu la matière purulente, elles la rendent

perméable aux pores de la peau et des glandes intestinales, en procurent enfin l'évacuation par ces couloirs. Dans ces fièvres irrémédiables, le quinquina administré avec prudence et à petite dose, m'a paru rallentir quelquefois les progrès de la dissolution des humeurs et modérer les évacuations.

Ainsi la confiance aussi juste qu'étendue que j'ai dans l'agitation fièvreuse, ne m'aveugle point sur les propriétés de son antagoniste, mais il faut que son application soit dirigée et éclairée, comme celle de tous les autres remèdes, par une théorie sage et bien fondée : il doit ses succès et sa réputation à son extrême astringence, c'est par elle, en effet, qu'il empêche les humeurs de s'introduire dans les vaisseaux et qu'il s'oppose au développement de ceux-ci : de sorte qu'il fait avorter réellement le mouvement fébrile. Ses qualités toniques et resserrantes le rendent précieux et recommandable, lorsqu'on veut donner du ressort aux fibres musculaires et de la cohésion aux humeurs. On peut donc l'employer avec succès contre cette dissolution putride qui accompagne quelquefois les fièvres malignes, et qui s'annonce le plus souvent par des taches gangréneuses qui se développent spontanément ou sur les playes des vésicatoires. Il peut devenir encore utile dans l'atonie ou le relâchement des fibres de l'estomac ou des intestins qui sont la suite assez ordinaire des

excés ou de l'intempérance dans l'usage des alimens. Au reste, il faut toujours en revenir à cette observation banale, c'est que les bons ou mauvais effets que produit ce rémède, tiennent absolument à la bonne ou mauvaise application qu'on en fait.

On peut ajouter encore qu'il n'y a qu'une très-petite différence (en apparence) entre les vrais Médecins et ceux qui n'en ont que le nom : car les uns et les autres employent à-peu-près les mêmes moyens : seulement les premiers les placent à propos, les autres au hazard, d'après une routine aveugle et sans éclairer leur usage par le raisonnement : de sorte que la Médecine, sous leur direction, devient une loterie qui devroit être défendue très-rigoureusement ; parce qu'elle n'offre que des chances aussi fâcheuses qu'irréparables.

Mais pour revenir au quinquina, sa réputation vient d'éprouver un échec par l'analyse décisive que M. Seguin en a fait ; parce qu'elle prouve, d'une manière positive, que presque tout celui qui se trouve actuellement dans le commerce est falsifié ou dénaturé : de sorte que ceux qui l'employent n'ont, pour ainsi dire, plus de bases certaines pour prescrire et modifier son usage ; et la manière dont ce Savant a procédé, ne laisse aucun doute sur l'exactitude rigoureuse de ses operations et de leur résultat.

Les Médecins se trouvent donc dans la pénible alternative, ou d'écarter un rémède énergique et difficile à remplacer dans plusieurs circonstances, ou de l'employer avec défiance et sans avoir la mésure exacte de ses propriétes réelles. Cette incertitude et le prix excessif du remède, commandent de ne le prescrire qu'avee une extrême réserve, sur-tout à ceux dont les facultés pecuniaires sont très-bornées : il seroit, en effet contrariant et pénible pour eux, de changer contre un médicament peut-être illusoire, l'argent quelquefois nécessaire à l'entrétien de leurs familles. D'ailleurs, qui pourroit assurer que l'usage du quinquina dégénéré par la culture, ou falsifié par la cupidité, enfin privé de ses propriétés fébrifuges, fût absolument sans inconvénient ? Dans cet état de choses, j'estime que le Médecin qui a pour ses malades le zêle que ses fonctions exigent, ne doit l'ordonner qu'avec beaucoup de circonspection, et même qu'aprés l'avoir examiné avec attention, pour s'assurer s'il présente à la vue l'aspect du quinquina de bon aloi.

Cette inspection, je le sais, n'offre pas à beaucoup près la même sûreté que l'analyse ; mais le Praticien n'a pas d'autre moyen : parce la mastication ne pourroit présenter que des indices équivoques à tous ceux qui n'ont pas l'habitude de cette espèce d'épreuve. Au reste, pour neutraliser les inquiétudes que

ces réflexions pourroient faire naître, j'observerai que l'altération ou l'affoiblissement des propriétés du quinquina, diminueront les inconveniens attachés à sa fausse application. Ainsi dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, le bien se trouve à côté du mal.

Le zèle de M. Séguin ne s'est point reposé. Après avoir enlevé à l'infidèle fébrifuge une réputation qu'il justifioit quelquefois si mal, il n'a pas voulu nous laisser, ni rester lui-même sur des ruines. En conséquence, il a cherché un remède nouveau qui pût remplacer celui qu'il avoit, pour ainsi dire, frappé de nullité; et il a cru l'avoir trouvé dans une solution de colle de Flandres faite à l'eau bouillante, dont il indique d'ailleurs la formule et les doses, et à laquelle il a donné le nom de *Gélatine* Déjà des essais assez heureux ont entouré le berceau de ce nouveau fébrifuge de quelque considération; mais ils ne sont ni assez nombreux, ni assez décisifs pour déterminer et fixer l'opinion générale : on peut même pressentir que la gélatine ne prendra jamais un rang distingué parmi les fébrifuges; parce qu'elle n'est ni assez purgative pour evacuer l'humeur morbifique, ni assez astringente pour l'empêcher de pénétrer dans les vaisseaux; de sorte qu'elle ne combat d'une manière directe et décisive, ni le mouvement fébrile ni sa cause : mais pour ne pas avanturer et conprometttre son jugement, il faut attendre

que les Praticiens éclairés, qui ont été désignés pour suivre les expériences relatives à la gélatine ayent prononcé. (*a*)

Je suis d'ailleurs surpris qu'on cherche toujours un sécifique contre la fièvre ; on n'en trouvera jamais un aussi sûr et aussi puissant qu'elle : il ne s'agit, comme je l'ai déjà insinué, que de la seconder avec quelques boissons et des évacuans appropriés aux diverses circonstances et aux tempéramens.

Je me plais à penser que ceux qui liront avec attention, et sur-tout sans prévention cet Écrit se familiariseront avec l'idée que la nature (ou pour parler plus clairement), la cause de ce mouvement général qui tient en activité les masses inanimées ainsi les corps moules, produit chez ces dernières toujours à propos et souvent avec succés, cette agitation qui, non seulement détruit la cause de leurs maux, mais encore triomphe quelquefois des moyens mal indiqués qu'on leur oppose : de sorte qu'il n'est pas rare que cette bienfaisante fermentation entoure des rémèdes au moins indiférens et des Médecins très-médiocres, de beaucoup de considération : ainsi la fièvre sert quelquefois très-bien ceux qui la traittent souvent assez mal.

---

(*a*) Il n'est pas venu à ma connoissance que MM. les Commissaires ayent émis collectivement et officiellement leur opinion, relativement à l'efficacité de la gélatine, dans les fièvres intermittentes.

On est toujours aussi surpris que mécontent de rencontrer dans une carrière où les grands talens se trouvent trop fréquemment en défaut, des hommes qui n'ont aucune des conditions nécessaires pour la parcourir avec succez ; d'autant que l'ignorance n'a point d'excuse en pareil cas, et ne peut se faire illusion. Il est impossible, en effet, que l'amour propre le plus robuste puisse mistifier et en imposer au point qu'on croye réellement posséder une science abstraite et profonde dont on n'a jamais étudié les premiers élémens. Dans cet état, les dispositions les plus heureuses ne peuvent pas suppléer la science et l'expérience. L'impudence et la mauvaise foi priment ou balancent au moins très-souvent dans cette carrière les talens et la modestie ; parce que les charlatans font de grandes promesses, et employent des moyens qui produisent de grands effets : on sait qu'il n'en faut pas d'avantage pour commander la confiance chez la multitude. Il faut signaler ces prestiges, et tonner fortement contre des abus qui peuvent avoir des résultats aussi étendus qu'effrayans.

On peut s'élever sans ménagement contre des hommes qui n'en méritent point ; mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de s'inscrire en faux contre les opinions d'un homme célèbre et recommandable sous tous les rapports ; de M. Tissot enfin, qui, dans un livre très-répandu, préconise le quinqui-

na avec une assurance et un enthousiasme qui ont fait bien des prosélytes, par conséquent beaucoup de victimes On est fâché de trouver cette tache dans un Ouvrage dont les motifs et l'exécution sont d'ailleurs également louables. J'avouerai même que cette grande autorité balança chez moi quelques instans celle de la vérité même; mais le raisonnement éclairé par l'expérience fit promptement taire le respect irréfléchi qu'un nom imposant m'avoit trop légèrement inspiré; et je restai dans un étonnement inexprimable qu'un esprit de cette trempe n'eût vu dans l'agitation fièvreuse qu'un accident sans objet, et non un combat plus ou moins animé que la nature livre à une cause qui la gêne. Il me semble qu'avec la plus légère attention, M. Tissot devoit saisir cette importante vérité : c'est sans doute, pour consoler la médiocrité, qu'il n'a pas été donné aux hommes supérieurs de voir toujours juste : nous devons donc tous payer tribut à la foiblesse humaine. Les préventions profondes sont à nos cerveaux ce que l'yvraie est a nos champs : elles étouffent la bonne semence et l'empêchent de germer et de fructifier.

Les bornes très-resserrées de cet Ouvrage ne me permettent pas de descendre dans des détails théoriques sur les différentes maladies qui peuvent assiéger la vie humaine, encore moins de dessiner les indications et

de suivre les développemens qu'elles présentent ; je me bornerai donc à dire, qu'il n'y a que deux espèces de maux ; savoir, ceux qui parcourent leur temps avec violence et vivacité, et ceux dont la marche est lente et peu prononcée. Les premiers présentent l'aspect d'un combat vif et très-menaçant, les autres, au contraire, ont une physionomie mal exprimée qui les rend méconnoissables, sur-tout dans leur invasion.

Les maladies aigues déployent d'abord un appareil qui provoque l'attention des malades et annoncent les efforts et la puissance de la nature ; dans les affections chroniques, elle se laisse détruire sourdement et en détail, sans faire aucune opposition apparente. On peut avancer que toutes les maladies vives tiennent à la surabondance des humeurs, et qu'elles ne deviennent dangereuses que lorsque la corruption se réunit à la plénitude.

Ceci posé il s'ensuit 1. Que dans les affections simples, les évacuans placés à propos suffisent. 2. Que dans celles ou la masse humorale paroit altérée, il faut leur associer d'autres moyens, sur-tout des antiputrides. Dans toutes ces circonstances, les vomitifs présentent les plus grands avantages ; parce que non seulement ils évacuent une portion des humeurs, mais encore parce qu'en ébranlant celles qui restent, ils les disposent à se prêter plus aisément à l'action de la nature ou à celle des remèdes.

Dans les maladies vives, l'occasion est brusque, fugitive et irréparable; il faut donc que le Médecin la surveille avec activité et une attention extrêmes, afin de saisir et de remplir les indications aussitôt et à mesure qu'elles se présentent : c'est sur-tout dans ce cas que l'on peut dire : *le temps vole et s'enfuit sans retour*. D'un autre côté, il ne faut que seconder et ne pas tourmenter la nature : car ici, le Médecin n'est vraiment que son second et il doit souvent se borner à écarter de sa route tout ce qui pourroit la gêner. Il faut imiter ces cochers intelligens qui surveillent simplement la marche de leurs chevaux, et qui ne s'avisent pas de l'exciter ou de la rallentir l'orsqu'elle est régulière.

Mais il n'en est pas de même dans les maux lents. Il faut presque toujonrs que le Médecin se charge du premier rôle : il ne peut pas, sans doute, doubler, et suppléer parfaitement le principal agent des guerisons : mais comme on attendroit vainement de celui-ci des efforts énergiques et spontanés, on doit le provoquer et le mettre, pour ainsi dire, au prises avec la cause du mal : en donnant de l'intensité à l'action des solides, et au mouvement des humeurs, en créant une espece de fièvre factice, on fera concourir le principe de la vie à la guerison. D'ailleurs c'est le seul moyen d'atteindre les matières morbifiques cantonnées dans des

retraites inaccessibles aux remèdes ordinaires de la Médecine.

Les fondans, les purifians qui paroissent presque toujours indiqués dans les affections chroniques : sous quelque forme qu'on les employe, vont tous subir dans l'estomac une espèce d'altération qui les dénature et les affoiblit plus ou moins. D'ailleurs, ces moyens parviennent-ils, en effet, au siége et au foyer principal du mal ? Je pense même que si ces agens qui sont plus ou moins stimulans, produisent quelques effets utiles, c'est parce qu'ils impriment au mouvement ordinaire une activité qui procure des résultats assez analogues à ceux de la fièvre, c'est-à-dire l'ébranlement et la coction des humeurs

Dans les maux lents, l'art à donc des bornes très-étroites et presqu'aussi désespérantes pour les Médecins que pour les malades ; mais elles tiennent à l'organisation animale plutôt qu'à l'ignorance ; car toutes les sciences relatives à la Médecine sont d'une richesse qui tient du luxe.

Cette insuffisance de l'art et des moyens ordinaires qu'il employe contre les affections lentes, doit, quelqu'en soit la cause, inspirer des regrets profonds à tous les Médecins jaloux de la gloire de leur profession et amis de l'humanité. Mais ces regrets ne doivent

pas s'exhaler en plaintes stériles; il faut qu'ils impriment aux têtes pensantes une impulsion vers la recherche de quelques moyens de guérir plus efficaces et analogues à l'organisation animale, que ceux que la nécessité, plus que la confiance encore, a forcé d'employer jusqu'ici dans quelques maladies. Eh bien, interrogeons la nature, ou plutôt, essayons de l'imiter, car elle nous met sur la voye. Que fait-elle effectivement, quand elle veut détruire les aberrations ou les engorgemens qu'elle rencontre dans sa sphère d'activité? Elle donne de l'intensité et du développement à son action; parce que le degré de mouvement qui suffisoit pour entretenir l'ordre et l'harmonie, devient insuffisant pour les rétablir.... Quelle simplicité dans les moyens! Quelle richesse dans les résultats! En graduant le mouvement sur les circonstances, elle conserve ou guérit.

Si nous avions donc des moyens extérieurs capables d'augmenter l'action des solides et consécutivement la circulations des fluides, nous pourrions espérer d'imiter, jusqu'à un certain point, la nature. Nous connoissons, peut-être, ces moyens. En effet, la fin du dernier siècle en a vu paroître et à-peu-près oublier deux.. On m'entend. C'est de l'Électricité et du Magnétisme animal dont je veux parler.

Le sourire de la pitié que je vois éclore

sur les lèvres d'une infinité de personnes, m'en imposera d'autant moins, que je n'ai aucun intérêt personnel à jetter de la faveur sur ces deux précieux agens. L'envie d'être utile peut me faire braver le ridicule; mais je ne me connois pas encore assez, je n'ai pas assez sondé mon cœur, pour savoir si l'amour même de l'humanité, pourroit m'élever au dessus de la crainte de passer pour régler mes opinions sur mes intérêts : je crois que jaurais cette fermeté; mais je n'ai pas encore eu l'occasion de donner l'attache de l'expérience à ce pressentiment.

Quoiqu'il en soit, je vais parler d'abord de l'Électricité dont les effets prodigieux, depuis sur-tout qu'on eu substitué le globe de verre au simple tube, durent faire naître l'idée qu'elle pourroit devenir un remède puissant et précieux, dans certains cas, en modifiant et graduant son application, suivant les circonstances.

En effet, les torrens de lumières qui sortent des barres de fer électrisées, ainsi que les étincelles qui jaillissent de la salive et du sang de ceux qui sont soumis à l'expérience électrique, enfin la commotion foudroyante de Leyde, prouvèrent que le corps humain étoit un réservoir intarissable de matière électrique, et qu'elle y étoit comme par-tout où elle dévient sensible, d'une mobilité prodigieuse et capable d'une explosion forte et

subite, sur-tout lorsque son cours est accéléré et irrité par le frottement ou la résistence. Tous ces effets, ainsi que le fourmillement que le fluide électrique produit dans les parties soumises à son action, firent présumer que la Médecine pourroit en tirer un grand parti.

En conséquence MM. Nollet et Lassone, osèrent les premiers tenter l'application de l'électricité aux malades atteins de paralysie; parce que cette affection qui tient à l'atonie et l'absence plus ou moins absolue du mouvement paroissoit, en effet, du ressort d'un agent doué d'une énergie et d'une mobilité très-extraordinaires. On pensa qu'un fluide qui paroissoit concourir à notre existence, pourroit, en augmentant son activité, devenir un moyen de guérir certaines maladies, on l'appliqua donc à des paralytiques de l'un et de l'autre sexe, en leur faisant subir la commotion de Leyde, plusieurs fois pendant plusieurs jours de suite.

Chez le plus grand nombre, la commotion ne se fit sentir que peu-à-peu dans les partiès paralysées; mais quelques autres y éprouvèrent des effets très-sensibles. Dès les premiers essais, presque tous eurent des douleurs sourdes et une espèce de fourmillement dans les organes paralysés, plusieurs jours après les épreuves; mais aucun ne fut guéri. On pourroit avancer sans témérité, que

que le défaut de succès dépendit alors de la manière vive, brusqne et même violente avec laquelle on appliqua le fluide électrique.

M. Lecat, célèbre chirurgien de Rouen, annonça, dans le même temps, à l'Académie des Sciences, dont il étoit membre, la guérison d'un paralytique, par l'électricité.

M. Jallabert, professeur de physique à Genêve, publia aussi le soulagement très-décisif qu'il avoit procuré, par le même moyen, à une personne qui, depuis dix ans, avoit un bras complètement paralysé; mais profitant de la fâcheuse expérience des autres, il procéda différemment, et se contenta d'électriser assez fortement son malade, et de tirer des étincelles de toutes les parties qui répondoient aux différens muscles moteurs du bras et de l'avant-bras; dès les premiers jours, le malade commença à rémuer les doigts et à faire d'autres mouvemens. Bref, le bras paralysé et même desséché, recouvra sa carnation, et presque sa force ordinaire.

Ces deux cures et quelques autres annoncées par M. De Sauvages, célèbre professeur de l'école de Montpellier, déterminèrent l'Académie des Sciences à inviter M. l'abbé Nollet, à tenter de nouveau l'application de l'électricité aux paralytiques, d'après la méthode de M. Jallabert. M. Nollet toujours dominé

par l'envie d'être utile, se prêta à l'invitation de ses confrères, et fit des expériences nombreuses à l'Hôtel des invalides, avec toute l'attention et la constance dont il étoit capable; mais le résultat de cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureux que celui des premières: il n'obtint aucune guérison ni même de soulagement : on remarqua seulement ces mouvemens convulsifs que les étincelles paroissent occasionner aux muscles d'où on les tire.

Dans ce même tems les papiers publics d'Italie retentissoient des guérisons opérées à Turin, par M. Bianchi, à Venise, par M. Pivati, enfin à Bologne, par M. Veratti. Ces prétendues merveilles de l'électricité piquèrent la curiosité de M. l'abbé Nollet, et le déterminèrent à se transporter successivement dans ces trois Villes, pour voir les trois Médecins cités, afin d'examiner leur manière d'opérer et de se procurer avec eux des conversations détaillées sur l'objet de son voyage; mais par une fatalité qui paroissoit attachée au sort du savant Français, il ne vit nulle part des guérisons réelles et bien constatées; de sorte qu'il ne rapporta de sa course que des doutes et quelques espérances : en effet, le moment de maturité pour fixer et mesurer l'efficacité du nouvel agent, n'étoit pas encore arrivé; parce que, pour en faire une heureuse et utile application, il falloit que les connoissances théo-

riques fussent éclairées et rectifiées par de nombreuses expériences. Ainsi les circonstances desservirent le zèle et mirent en défaut le savoir de M. Nollet; plus tard il se seroit apperçu que l'usage de ce moyen, comme celui de tous les autres remèdes, doit être modifié, non seulement d'après ses propriétés réelles, mais encore gradué sur le caractère et le degré des maux auxquels on l'applique (*a*). Si cette vérité, qui devroit être familière à tous les bons esprits, étoit aussi universellement connue qu'elle pouroit l'être, elle épargneroit bien des fautes et des malheurs.

Quant au fluïde électrique, d'après ses effets apparens et réels, et l'application que j'en ai vu faire et que j'en ai fait quelquefois moi-même, j'estime qu'il peut devenir utile chaque fois qu'il faut accélérer le cours des humeurs, les raréfier et en opérer la fonte, enfin lorsqu'il paroit nécessaire d'imprimer plus de ton et de mouvemens aux fibres musculaires, et sur-tout au systême nerveux; mais il faut en mesurer l'usage, d'après les températmens, les circonstances maladives, en un mot, d'après les effets qu'on croit nécessaires pour procurer la guérison, avec

(*a*) Il est souvent nécessaire de lui associer d'autres remèdes, en épiant avec beaucoup d'attention les indications et le vœu de la nature.

l'attention de procéder du moins au plus, pour familiariser garduellement le système nerveux, avec l'impression énergique de cet agent fougueux.

Je ne me suis permis cette digression sur un sujet déjà approfondi dans des écrits lumineux, que pour faire sentir que le berceau des découvertes les plus intéressantes, est toujours entouré d'écueils et de difficultés, et qu'il faut, pour les éviter ou les vaincre, une ténacité et un courage plus qu'ordinaires. En effet, outre les préventions que rencontre, presque toujours sur ses pas, celui qui veut aggrandir les ressources médicales, il n'a pas dans les premiers instans des données assez précises sur les propriétés réelles des agens qu'il employe, et sur les maux auxquels ils peuvent convenir, pour régler sa conduite; de sorte qu'il est obligé de marcher d'abord en tâtonnant à la lueur foible et incertaine d'une théorie obscure encore et mal développée : or, quand la main qui dirige l'application des remèdes est indécise et tremblante, on obtient rarement des succès constans et décisifs.

Outre les difficultés générales attachées à toutes les tentatives de ce genre, il y a encore les chances fâcheuses des circonstances qui peuvent mettre en défaut l'efficacité des meilleurs remèdes, et l'intelligence de ceux qui les dirigent. Les conséquences natu-

relles de ces réflexions sont, qu'il ne faut ni accueillir ni repousser légèrement, mais examiner avec la plus profonde et la plus impartiale attention, toutes les ressources nouvelles que le génie ou la cupidité s'efforcent d'offrir à la Médecine, à moins qu'elles ne soient d'une absurdité palpable et révoltante. J'ai dit la cupidité même parce qu'elle n'exclut pas la sagacité et qu'elle peut la féconder. Je sais qu'il paroît plus merveilleux et plus beau de juger au premier aspect les choses, même les plus graves, que de s'amuser à les analyser laborieusement; mais si les saillies de ces esprits tranchans, qui se font un jeu d'improvisser les décisions les plus délicates, sont quelquefois aussi brillantes que l'éclair, elles s'évanouissent presque toujours aussi promptement que lui, sans laisser de traces: il n'appartient pas à tout le monde de trancher heureusement tous les nœuds et toutes les difficultés.

Enfin, je le répète, si l'on veut constater la réalité et l'utilité d'une découverte quelconque, le meilleur, le seul moyen, est de la faire passer au creuset de l'analyse, qui met, pour ainsi dire, les vérités à nud, en les dépouillant de la rouille et de l'alliage qui pourroient les rendre méconnoissables. Ces observations sont communes et appartiennent à tous ceux qui veulent bien se donner la peine de les faire; mais comme on agit rare-

ment en conséquence, il n'est pas tout-à-fait inutile de les répéter.

Au reste, si l'on veut avoir des renseignemens solides et lumineux sur l'électricité médicale, il faut les chercher dans un *Mémoire*, qui présente, d'un bout à l'autre, le cachet de la bonne foi, du savoir et d'une expérience consommée, rédigé par M. Mauduit, Médecin. On y verra sans doute avec beaucoup d'intérêt les cas où l'électricité a guéri sous sa direction, ceux où elle a seulement soulagé, et enfin les circonstances où elle a paru nuire, classés avec autant de netteté que d'exactitude : ce monument de lumières précieuses et de candeur, mérite l'attention de tous ceux qui sont dans le cas et l'intention d'appliquer le fluide électrique à l'économie animale : il seroit impossible de puiser ( relativement à cet objet ) dans une source plus sûre, plus pure et plus abondante : on y apperçoit toujours avec intérêt le génie de l'observation, réuni à l'instinct du bien.

C'est peut-être le moment de faire sentir combien il seroit important qu'il y eût, au moins dans chaque chef-lieu de Département, un appareil électrique en grand, et un Praticien éclairé pour en diriger l'usage. Tous les Médecins doivent d'autant plus déplorer cette privation, que les maladies auxquelles l'électricité peut convenir sont

assez fréquentes, et qu'elles résistent trop souvent aux moyens ordinaires de la Médecine, parce qu'ils ne peuvent pas atteindre la cause de ces maux, ni provoquer les mouvemens critiques et nécessaires pour l'ébranler et la détruire.

L'attention des hommes de tous les temps et de tous les pays, paroit se concentrer exclusivement sur les objets fastueux et de pur agrément; il me semble cependant qu'il ne faudroit ériger des monumens aux hommes, mêmes les plus fameux et les plus intéressans, qu'après en avoir élevé en faveur de l'humanité soufrante. *Res sacra, miser.* Il faut, sans doute, que tous les arts s'efforcent de consacrer et d'éterniser les grands noms. Mais pourquoi ne pas attacher ces noms célèbres et chers, à des établisemens utiles? Ces piramides colossalles que la vanité, bien plus que le sentiment de la vraie gloire, créa dans l'ancienne Egypte, pouvoient commander l'étonnement; mais elle ne procurèrent et ne méritèrent à leurs fondateurs ni l'amour, ni le respect, ni la reconnoissance des hommes.

La prostérité, qui n'est plus courbée sous le poids des opinions passées, ne tient aucun compte de tout ce qu'on a fait pour soi, mais seulement de tout ce qu'on a fait pour elle; de sorte que celui qui veut entourer son nom de souvenirs glorieux et à l'épreuve de

la lime rongeante du temps, doit l'attacher à des institutions plus utiles qu'imposantes.

Au reste, les peuples anciens et modernes n'ont rien à se reprocher à cet égard; leur histoire présente constamment la même insouciance pour les établissemens vraiment utiles, le même empressement à exalter les choses les plus indifférentes, et à diviniser les hommes les plus insignifians, lorsqu'il y a sur-tout quelque chose à gagner. Il paroît, en effet, que l'usage de flagorner ceux qui tiennent des fromages, n'appartient pas exclusivement aux renards qui veulent tirer parti de la niaiserie des corbeaux. Ah! le grand fabuliste avoit le tact fin: il peignoit en traits naïfs, mais vigoureux, les mœurs de tous les temps; et en prêtant son esprit et sa bonhommie aux animaux, il donnoit aux hommes d'excellentes leçons.

Je vais aborder enfin la partie la plus ingrate et la plus difficile de cet Ouvrage, dont le titre m'impose l'obligation de parler du *Magnétisme animal*. . . . Mais puis-je et dois-je garder le silence, quand j'ai l'intime conviction que l'intérêt public me commande d'élever la voix. Dailleurs, cette cause intéressante n'a pas encore été traitée et discutée contradictoirement, devant un public froid et impartial qui pût la juger avec la maturité et les lumières nécessaires, pour donner à sa décision le sceau de l'irrévocabilité.

Une vérité fort simple, mais qui se présentoit avec un appareil extraordinaire, devoit effectivement être étouffée dans son berceau, par les passions actives et puissantes qui l'entourèrent. Toutes les préventions qu'elle heurtoit d'une manière menaçante, devoient s'élever contre elle et la replonger, si non dans le néant (dont elle ne peut devenir la proye), au moins dans l'oubli. On sait que pour combattre la nouvelle science avec plus d'avantage, ainsi que ses procédés, on les dénatura, et que l'on employa contr'eux (faute de mieux) cette malice attique et spirituelle, dont les Parisiens sur-tout paroissent avoir accaparé le commerce exclusif. Dans cette occassion, comme dans une infinité d'autres, le public reçut l'impulsion et les inspirations de quelques particuliers passionnés; quoiqu'il en soit, dussai-je prêcher dans le désert, je vais céder à l'ascendant impérieux qui me porte, si non à exhumer le magnétisme animal, au moins à essayer de réhabiliter sa mémoire, et à écarter de ceux qui y croyent ce vernis de charlatanerie dont ils sont mal-à-propos entachés.

Oui, je n'hésite pas de le dire, ceux qui ont voulu imprimer le sceau de la réprobation et de l'erreur à cette science, ont enlevé à la Médecine une ressource précieuse et toujours innocente, sur-tout lorsque son usage sera dirigé et modifié avec méthode et prudence.

J'observerai qu'il ne s'agit point ici de ces opiats, de ces onguens qui remettent les jambes et les bras cassés, mais d'une doctrine vaste et profonde, qui pourroit dans la suite fournir l'explication des phénomènes les plus surprennans de la nature... Et... Mais j'apperçois déjà le fouet de la critique s'agitter: qu'importe; aussi inébranlable que le général Athénien (*a*), et sacrifiant, comme lui, mon amour propre à l'envie d'être utile, je dirai aussi au persifleur: *frappe, mais écoute.*

Il n'y a peut-être pas un grand mérite à faire pour l'humanité entière, ce que Thémistocle fit pour sa patrie, mais la gloire l'attendoit, et moi j'attend le ridicule; soutenu par l'idée que je parle en faveur d'une chose utile et vraie. Je pourrois avancer, sans témérité peut-être, que la partie n'est pas égale, entre le plus grand nombre de ceux qui s'élèvent contre le magnétisme, et moi; parce que, tandis qu'ils formoient leurs opinions dans les salons, je suivois avec autant d'assiduité que d'attention, un traitement magnétique qui a subsisté près de trois ans, et qui n'a fini que lorsque le

(*a*) Tout le monde connoit le calme et la réponse héroïque que Thémistocle opposa à la violence de ce général Spartiate qui, dans une contestation, leva son bâton pour le frapper. Le courage bouillant des Français se ployeroit difficilement à cette espèce d'héroïsme, qui cependant a bien son mérite dans l'occasion.

grand ébranlement politique que nous venons d'éprouver, à commencé. Je puis assurer que j'ai été témoin de beaucoup de guérisons qui m'ont souvent étonné ; parce qu'il s'agissoit, presque toujours, de ces maux lents et invétérés, qui avoient éludé l'efficacité des remèdes ordinaires.

En effet, le traitement assez fréquemment suivi par quinze ou vingt sujets, n'offroit, pour ainsi dire, que les rebuts de la Médecine ordinaire, de ces maladies lentes enfin, qui ne laissent qu'une demi-existence, et empoisonnent celle qui reste.

J'ai vu des affections rhumatismales, laiteuses, enfin des empâtemens et des obstructions, qui avoient résisté aux agens de la Médecine, se dissiper dans plus ou moins de temps, suivant leur ancienneté et le plus ou moins d'intensïté des causes et des effets : mais comme on ne sert jamais mieux la vérité qu'en la disant toute entière. J'observerai aussi qu'un assez grand nombre de malades ne retiroient que peu d'avantages du traitement magnétique, soit que leurs maux ne comportassent pas une guérison radicale, soit qu'ils n'eussent pas l'assiduité et la constance nécessaires pour obtenir un mieux décisif ; car si les remèdes trompent quelquefois l'espoir des malades, ceux-ci à leur tour ne leur sont pas toujours fidèles.

Je dois ajouter encore que chez plusieurs individus, la marche progressive du mal n'étoit pas même rallentie; et cela devoit être, puisque nous sommes tous destinés à avoir une maladie nécessairement mortelle, et contre laquelle parconséquent les moyens les plus énergiques et les plus efficaces doivent échouer. On relevoit alors, avec beaucoup d'éclat et de sévérité, tous les évènemens qui paroissoient contraires au magnétisme, et on jugeoit comme si son auteur eût avancé qu'il guériroit tous ceux qui en feroient usage; c'est, sans doute, le moyen, si non le plus loyal, au moins le plus sûr, pour mettre les choses et les hommes en défaut, que d'en exiger l'impossible: on sait que la divinité s'est réservé le privilège des miracles.

La pièce la plus spécieuse et la plus tranchante sur laquelle les détracteurs du magnétisme animal s'appuyèrent dans le temps, fut ce rapport fameux fait au Gouvernement par une Commission qu'il avoit nommée pour aller chez M. Delon, vérifier la réalité et l'utilité du magnétisme. Cette production, vraiment imposante, devoit produire d'autant plus d'effet, qu'elle avoit été rédigée par le savant et malheureux Bailli, qui l'avoit ornée de la pompe et de la magie de son stile.

La Commission d'ailleurs étoit composée de quelques académiciens et d'un plus grand

nombre de Médecins, presque tous recommandables par leur esprit et leurs talens. Ainsi tout étoit disposé pour donner le plus grand poids, l'autorité la plus marquante, à la décision de ces Commissaires; et il ne falloit pas moins que des connoissances personnelles et positives sur le magnétisme animal, pour résister à la persuation. Certes, si l'existence de la science qu'on vouloit écarter, n'eût pas été aussi inébranlable que la nature qui lui sert de base, elle rentroit pour toujours dans le néant.

Si *l'homme est bon*, les hommes ne le sont pas toujours. Le chef de la hiérarchie animale est foible comme un roseau lorsqu'il est isolé : il n'ose pas alors prêter le côté à une grande responsabilité; mais il devient moins circonspect lorsque le blâme partagé peut planer sur beaucoup de têtes, sans se fixer sur aucune; et cet éternel et malheureux esprit de corps, ne fait-il pas constamment biaiser les caractères les plus décidés et les plus heureux? On devient brave ou bon avec ceux qui le sont, et cette vérité a été si universellement sentie et aperçue, qu'elle est passée en proverbe. Mais en se rapprochant, les hommes se communiquent plutôt leurs défauts, que leur vertus; parce que les uns sont plus séduisans et quelquefois plus profitables que les autres.

Les évènemens anciens et modernes ont si

fortement lié ensemble l'idée de *commission* à celle d'*injustice*, que ce mot seul est devenu un cri d'allarme pour le public, et pour la justice même ; et celle dont je viens de parler n'a pas procédé de manière à effacer cette malheureuse impression : car, il n'étoit pas régulier d'abord, d'aller chercher la chose et la science que M. Mesmer annonçoit, où il assuroit qu'elle n'étoit pas. D'ailleurs, au lieu de suivre avec attention et constance un traitement public, où la cause et les effets du magnétisme se déployent souvent avec beaucoup d'énergie et d'intensité, MM. les Commissaires se contentèrent de faire négligemment quelques expériences isolées, en provoquant même la distraction chez les sujets qu'ils avoient choisis pour faire leurs expériences, quoiqu'ils scussent probablement très-bien que le recueillement favorise l'action du magnétisme.

Ainsi MM. les commissaires, en se mettant dans la position la moins favorable à leur projet, sembloient craindre de voir plus qu'ils ne vouloient : mais j'aime mieux croire, chez de pareils juges, à la prévention, qu'aux intentions hostiles; parce que, dans ce dernier cas, la délicatesse leur commandoit de se récuser. Les Savans qui ont laborieusement travaillé leurs idées, et dont l'intelligence est pour ainsi dire identifiée avec d'anciennes opinions, sont peut-être moins propres que les autres à vérifier et à juger les découvertes

que la science de la natnre sur-tout, peut comporter encore ; parce qu'il est souvent impossible d'aller plus loin que la probabilité, et que les savans veulent trouver partout des démonstrations rigoureuses. Dans les sciences mathématiques, ils n'ont pas tort, sans doute, mais dans celle de la nature, il faut adopter le système qui rend à-peu-près raison de tous les phénomènes, et sans lequel on ne peut rien expliquer : en général, quand il s'agit de constater des faits, il ne faut que des yeux, de la bonne foi et une certaine mesure d'intelligence. On ne doit pas surtout commencer par argumenter contre la chose qu'on doit examiner.

MM. les commissaires ne s'informèrent même pas si le magnétisme avoit procuré des guérisons, parce qu'ils étoient décidés d'avance à n'y pas croire. Ils examinèrent donc simplement s'ils produisoit des crises subites et bien prononcées ; c'étoit le resserrer dans les bornes les plus étroites, tandis qu'il falloit l'observer en grand, sauf à l'analyser ensuite dans ses plus petits détails. Mais vouloir le juger d'après quelques effets rares et apparens, c'étoit le moyen le plus sûr de manquer son but ; d'autant que sur vingt malades, qui se présentent au traitement, il n'y en a pas quatre quelquefois qui éprouvent des crises apparentes, j'ai vu, même assez souvent, des maladies très-graves, se civiliser et guérir sans leur secours.

J'observerai en passant, pour répondre à une difficulté que très-souvent j'ai entendu reproduire, que le magnétisme ne doit occasionner aucun effet sensible sur les personnes dont la santé est dans l'intégrité; parce que le fluide, en ce cas, circulant librement et sans rencontrer d'obstacles, n'excite aucun travail, ni parconséquent aucune sensation. Cela posé, MM. les commissaires, qui ne cherchoient que des crises, n'étoient donc pas sur la voie la plus propre à les conduire à la vérité. D'ailleurs, un membre distingué de la commission refusa de donner son attache au rapport, et M. Eranklin, enchaîné à la campagne par une incommodité grave, ne le signa que de confiance.

Ah! je ne prononce et ne crayonne jamais sans éprouver une vive émotion, le nom de cet autre promethée, qui déroba le feu du ciel (*a*), et concourut si puissamment à affranchir sa patrie du joug de ce gouvernement violent et machiavélique qui tourmente sans relâche, depuis des siècles, le pays où mon heureuse étoile m'a fait naître. Au reste, j'ai la conviction que la science Mesmérienne, méconnue chez M. Delon, n'auroit pas eu le même sort chez son auteur.

Je me suis peut-être trop appésanti sur

(*a*) *Eripnit cælo flulmen sceptrumque tyrannis.*

le

les détails relatifs au fameux rapport; mais comme il est le magasin et l'arsenal où les détracteurs du magnétisme, ont puisé leurs argumens les plus spécieux et les plus tranchans, j'ai cru devoir présenter cette œuvre de partialité, ou au moins de légèreté, sous son véritable aspect, pour neutraliser sa nuisible influence.

Plusieurs personnes se sont éloignées brusquement de chez M. Mesmer, parce qu'elles ne pouvoient ou ne vouloient pas écouter et examiner assez long-temps, pour saisir son système et en suivre tous les développemens: de sorte que la plupart emportèrent et répendirent l'idée que ce qu'ils n'avoient pas compris (après un examen superficiel et momentané) n'existoit pas, et n'étoit par-conséquent qu'une grande illusion. Hélas! le foible et le travers de la plupart des hommes, est d'accorder plus de confiance à ce qu'ils imaginent, qu'à ce qu'ils voyent.

A l'époque où la découverte de M. Mesmer devint l'objet d'une controverse très-animée et même virulente, je me rappelle très-bien que je distinguai (parmi les brochures et les pamphlets sans nombre, dont le public fut inondé à cette occasion) une production pensée et rédigée avec art, et remplie d'une érudition aussi exacte qu'étendue, dans laquelle M. Thouret, son auteur, établit et prouve d'une manière assez péremptoire,

que la science et les propriétés médicales du magnétisme, étoient connues dès le 16 e siècle (*a*), par beaucoup de Médecins et de Physiciens célèbres; et des citations nombreuses, claires et précises, puisées dans les ouvrages de Paracelse, Vanhelmont, Goélénius, Burgravius, Libavius, Wirdig, Maxwel, Santanelli, Tentzélius, Kircher, Borel, etc., prouvent jusqu'à l'évidence que ces différens auteurs étoient au courant de la théorie du magnétisme, l'appliquoient à l'économie animale, cependant d'une manière moins heureuse et moins étendue que M. Mesmer. Delà M. Thouret conclut, qu'une science qui à été connue et professée, il y a deux siècles, par beaucoup d'hommes supérieurs, n'est qu'une chimère; parce qu'elle est tombée ensuite dans l'oubli.

Je crois qu'il y a au moins de la témérité à prononcer d'un ton affirmatif qu'une infinité de Médecins et de Philosophes, recommandables par leur esprit et leurs talens, n'ont embrassé qu'une chimère, et propagé qu'une erreur méprisable et dangéreuse en professant le magnétisme, en consacrant une partie de leurs productions à prouver sa réalité et son utilité.

---

(*a*) M. Mesmer prouvera sans doute que par l'etendue, le développement et le perfectionnement qu'il a donné au syitème magnétique, et par les lumières. dont il a entouré son application et son usage dans les maladies, cette découverte, stérile avant lui, est devenue la sienne.

Mais je pénétrerai dans le passé, bien plus avant encore que M. Thouret, pour y trouver les premières traces du magnétisme. On les rencontre peut-être, dans le système des Stoïciens, développé et perfectionné par *Zénon*; car on y apperçoit, à côté des germes d'un vrai spinosisme, ceux du magnétisme qui sont cependant différens.

« L'homme, dit *Zénon*, est une image
» du monde, le monde est en lui, il a une
» ame et un corps comme le grand tout. Les
» principes de l'espèce humaine étoient dans
» l'univers naissant : les premiers hommes
» sont nés par l'entremise du feu divin. Il y
» a deux feux; l'artificiel, qui sert à nos
» usages, le naturel, qui sert aux opérations
» de la nature. Il augmente et conserve les
» choses, les plantes et les animaux: c'est la
» la chaleur universelle, sans laquelle tout
» périt. Le monde, ou la nature ne font qu'un
» tout, dont tous les êtres sont les parties. Ce
» tout est un, et les êtres en sont les membres
» ou les parties. etc. »

L'homme, dans ce système, est étroitement lié à l'univers, et fondu, pour ainsi dire, dans sa masse: ces idées méritent d'être vraies, parce qu'elles sont grandes, belles, et qu'elles ont un air de famille frappant, avec celles qui servent de base au système magnétique. Mais ce qui doit disposer encore à penser qu'elles sont fondées, c'est qu'elles rendent raison

de cette action générale, que tous les êtres exercent les uns sur les autres. Quand un fait principal et bien constaté ne peut s'expliquer que par une cause, il faut bien y croire, ou rester dans une espèce d'incertitude apathique et volontaire. Ne découvre-t-on pas des vestiges et des débris du magnétisme, dans l'usage qu'avoient nos anciens rois, de toucher des écrouelleux à certaines époques? Dans différentes parties de la France, on croyoit que lorsqu'une femme avoit sept garçons de suite, le dernier avoit le privilège ou la propriété de guérir, en touchant, certaines maladies, sur-tout de l'espèce scrophuleuse. J'ai eu deux fois l'occasion d'assister à ces espèces de magnétisations, auxqu'elles l'officiant se préparoit en se mettant à genoux, pendant quelques minutes, et en prononçant une courte prière. Certes, il est plus que probable que ces pratiques, en apparence superstitieuses, sont les restes d'une vérité universellement connue, tombée dans l'oubli et la désuétude, enfin, perdue dans la nuit des temps (*a*).

---

(*a*) Chez plusieurs peuplades affricaines, on est dans l'usage de masser ou de pétrir, pour ainsi dire, ceux qui sont fatigués ou malades, pour leur rendre les forces ou la santé. Il est probable que ces manipulations ne se seroient pas perpétuées d'âge en âge, si elles n'avoient pas paru procurer du mieux être.

Cook rapporte qu'en abordant à l'isle de Taïti, lors du troisième voyage qu'il fit dans l'Océan pacifique,

C'est ainsi qu'on rencontre quelquefois de ces marbres antiques, dont les caractères presqu'effacés et illisibles, ne permettent plus de découvrir les monumens auxquels ils ont appartenu. Gasner de Ratisbonne et l'irlandais Greatrakes, étoient des espèces de fanatiques, qui joignoient beaucoup de pratiques superstitieuses, à un petit nombre de procédés magnétiques que le hazard leur avoit découvert, et à l'aide desquels ils produisoient des effets et même quelquefois des guérisons, dans les incommodités récentes où il ne falloit donner qu'une impulsion légère et momentanée (*a*). Ces hommes se croyoient les ministres et les instrumens de

---

il fut attaqué d'une douleur rhumatismale qui s'étendoit de la hanche jusqu'au pied; et il ajoute qu'ayant été massé ou touché fortement sur les parties malades, par douze Thaïtiennes, pendant un quart-d'heure, à trois reprises différentes, il fut soulagé d'une manière décisive et inespérée. La mère d'Otoo Roi de l'Isle, ses trois sœurs et huit autres Dames de la Cour voulurent bien lui rendre ce service. D'après le même Auteur, il paroît que cet usage est connu et pratiqué dans toutes les Isles de cet Archipel. Poulao, roi de celle *des amis*, se faisoit masser toutes les nuits, jusqu'a cequ'il fût endormi. Cette pratique qui est bien évidemment une espèce de magnétisme, prouve que ce moyen, quoique mal connu et employé d'une manière purement empirique, est répandu et en usage sur une partie du Globe.

(*a*) Ils magnétisoient réellement, comme M. Jourdain faisoit de la prose sans le savoir.

la providence, et ils n'étoient que ceux de la nature, et les conducteurs du fluide universel dont elle se sert pour entretenir l'harmonie générale et rectifier les aberrations particulières.

J'irai plus loin, puisque j'ai passé le Rubicon, j'oserai évoquer les scènes fameuses de St.-Médard, et les juger peut-être un peu mieux qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. Les uns assurent qu'il y a eu des guérisons miraculeuses ( *a* ), d'autres les nient, et ne voient parconséquent dans les premiers que des fanatiques aveugles ou des imposteurs. Eh bien! dans ce cas, comme dans une infinité d'autres, la raison et la vérité aiment à se reposer entre les idées et les assertions extrêmes et opposées.

Il y a eu, je crois, des guérisons et point de miracles. L'affluence des personnes qui se réunissoient à St.-Médard (dont plusieurs avoient l'imagination tendue), y avoit réellement établi un foyer et un traitement magnétique, qui devoient, comme tout autre de cette espèce, produire des effets sur l'économie animale, et amener des guérisons. Le fluide magnétisme imprime aux nerfs sur-tout, un mouvement plus animé, qui,

---

(*a*) Plusieurs Médecins et d'autres personnes recommandables ont attesté qu'il y avoit eu des guérisons.

en se communiquant à tous les organes, doit produire consécutivement l'ébranlement et quelquefois l'évacuation des humeurs excrémentielles ou maladives, qui sont à charge à la nature.

Je sais qu'en rappellant les faits relatifs aux scènes qui se sont passées au cimetière de St.-Médard, et en les expliquant par le magnétisme animal, je m'expose à être froissé par les deux partis que je contrarie, et que je marche sur des feux mal éteins, couverts d'une légère couche de cendre (*a*).

Lorsque le Gouvernement s'apperçut que les scènes de St.-Médard prenoient un trop grand caractère d'exaltation, il en fit fermer le théâtre, et alors un plaisant écrivit sur la porte :

De par le roi, defense à Dieu,
De faire miracle en ce lieu.

Le plaisant avoit tort, car les guérisons opérées à St.-Médard n'étoient pas plus mi-

---

(*a*) Je pourrois m'appliquer, jusqu'à un certain point, les avertissemens que le très-prudent Horace adressoit à Pollion qui se proposoit de traduire sur la scène les principaux événemens d'une guerre civile, qui venoit de finir. *Periculosæ plenum opus aleæ tractas, et incedis per ignes suppositos cineri doloso.*

raculeuses, que celles que l'émétique, le mercure et les purgatifs produisent; ans l'un et l'autre cas, ce sont toujours des agens matériels plus ou moins sensibles à nos sens qui les procurent.

Il seroit peut-être aussi difficile d'expliquer pourquoi une combinaison d'antimoine et de crême de tartre fait vomir, que de concevoir l'action et l'influence du fluide électrique et magnétique sur l'organisation animale. Au reste, sons l'empire d'un Dieu nécessairement immuable, les miracles doivent être rares, et réservés pour les grandes occasions: si nos sens n'atteignent pas le fluide magnétique, notre raison doit le saisir; la nécessité de son existence est en effet une grande probabilité en sa faveur; ces idées ne nous étonnent, que parce qu'elles sortent de la sphère de celles qui nous sont familières.

Mais je reviens à M. Thouret. Comme lui, je crois que la science et les propriétés médicales du magnétisme animal ont été reconnues en différens temps, par des Physiciens et des Médecins; mais je suis loin de partager l'idée, que les chutes et les éclipses qu'il a éprouvées, soient la preuve péremptoire qu'il n'est qu'une chimère méprisable. Malheureusement l'expérience ne nous a que trop appris que le sort de toutes les vérités, est d'être combattues et repoussées avec un

acharnement toujours proportionné à leur importance.

Interrogeons le passé, pour nous apprendre à être plus circonspects à l'avenir. N'avons-nous pas argumenté pendant plusieurs lustres, contre la circulation qu'un Médecin anglais avoit démontrée ? C'étoit, sans s'en douter, nier notre existence; mais heureusement les sophismes n'arrêtent pas plus le mouvement circulatoire du sang, qu'ils ne détruisent les vérités.

L'inoculation si heureusement remplacée aujourd'hui par la vaccine, n'a-t-elle pas eu les honneurs de la persécution ? Le quinquina, après avoir été accueilli avec transport et avoir obtenu une vogue éphémère, n'est-il pas tombé en désuétude, pendant plus de trente ans, pour se relever, à la vérité, avec plus d'éclat et aussi avec plus d'inconvénient, à cause de l'usage abusif qu'on en fait ? Enfin, n'a-t-on pas versé le ridicule à pleines mains, sur l'étonnante et précieuse propriété, qu'ont certains individus, de découvrir des sources souterraines et des mines même. Les esprits forts ou foibles ne sont pas même encore convertis à ce sujet, quoique l'estimable et savant Thouvenel, ait prouvé jusqu'à l'évidence, la réalité de cette singulière propriété. N'avons nous pas méconnu et dédaigné le peu de vérités méthaphysiques que le sage Loke a

débrouillées et dépouillées de la rouille et de la poussière des écoles? Enfin, les découvertes de Newton n'ont-elles pas été sans utilité pour nous, pendant plus de cinquante ans? Lors qu'elles eurent enfin passé le détroit de Calais, n'entendit-on pas les cris de la prévention s'élever contre elles? et si leur élévation ne les eût pas mises hors des atteintes de l'envie, elle eût, sans doute, essayé de les obcurcir.

Que ces torts ne soient pas perdu pour nous. Utilisons l'expérience, et si nous ne voulons pas renouveller sans cesse l'histoire de *la Dent d'Or*, examinons froidement et constatons sans partialité les faits, avant de raisonner et sur-tout de prononcer; creusons les objets et envisageons-les sous toutes leurs faces, si nous ne voulons pas toujours compromettre notre jugement. *Connoissez avant que de juger*, dit sagement l'Écriture : la marche de l'esprit humain ressemble trop souvent au vol des hirondelles, qui rasent et touchent rapidement les surfaces, sans presque jamais s'y fixer.

Quand des idées nouvelles ou une découverte qui paroit intéressante, se présentent sous l'horison des sciences et des arts, il ne faut ni les accueillir ni les dédaigner légèrement, mais les analyser et les examiner avec toutes les puissances de la raison et de ses lumières : on doit sur-tout fouler aux pieds les intérêts

privés, les préventions et ces rivalités, qui déroutent et altèrent prèsque toujours le jugement. C'est ainsi qne doivent procéder ceux qui veulent entourer leur nom et leurs décisions de l'estime générale et de l'assentiment de la postérité.

Eh bien ! ceux qui ont été préposés pour fixer le sort du magnétisme animal, aux talens près, ne déployèrent pas les moyens qui pouvoient leur concilier la confiance publique. Une légèreté, en apparence raisonnée et combinée, parut présider à leurs expériences et à toutes leurs opérations.

Je ne parle pas de ces échos, de ces espèces de télégraphes, qui rendent cruement les mots ou les choses qu'ils ont entendu; mais de ces hommes qui, par leur état et leurs connoissances, pouvoient tout, pour ou contre le magnétisme animal; mais aussi ( car il faut tenir la balance juste ) ceux qui vouloient soutenir et propager cette découverte, ont été souvent inconsidérés et maladroits. Croyant ce qu'ils voyoient, ils ne se doutoient pas qu'on pût penser et voir autrement; frappés et illuminés par des phénomènes étonnans et nouveaux, ils agissoient et s'exprimoient avec cet anthousiasme qui fait froncer le sourcil à la raison, et l'avertit de se tenir sur ses gardes. La défiance et les préventions suivent de près ces dispositions, qui trop souvent conduisent à l'incrédulité:

les circonstances font presque tout, et modifient notre croyance à leur gré.

M. Mesmer fut entouré d'abord par une infinité de jeunes gens d'un rang distingué, et qui, presque tous, réunissoient à beaucoup d'esprit, des connoissances assez étendues. Forts de tous ces avantages ils vouloient, pour ainsi dire, commander l'opinion, et l'opinion leur échappa; parce qu'elle n'aime pas à être violentée dans sa marche. Les personnes opposées au magnétisme veilloient, recueilloient ces petits torts et en profitoient avec adresse : c'est ainsi qu'un général habile tire parti des fautes et de la présomption de son adversaire. On a dit que la terre étoit un vaste théâtre, mais n'est-ce pas plûtôt un grand camp où les hommes et les passions sont constamment aux prises. Les partisans et les antagonistes du magnètisme animal, ont donc eu respectivement des torts peut-être inévitables.

*Iliacos intra muros peccatur et extra.*

VIRGILE.

Actuellement que les idées sont muries, ou au moins réfroidies, ne pouroit on pas provoquer la révision de ce procès fameux, au tribunal infaillible de la raison, qui, éclairée par une expérience calme et réfléchie, pourroit enfin prononcer avec connoissance de cause? Car, de quoi s'agit-il en

dernière analyse? De constater : 1.° Si le fluide magnétisme existe réellement? 2.° S'il produit des effets sensibles? 3.° Enfin, si ces effets sont utiles et guérissent différentes maladies? Voilà les points à éclaicir; mais l'expérience seule peut les entourer des lumières nécessaires pour écarter tous les doutes.

Il faut examiner bien et long-temps, et ne pas former son opinion d'après un coup d'œil rapide et superficiel. On ne doit pas être sur-tout imbu de l'idée que le magnétisme animal guérit toutes les maladies, même celles qui sont marquées au sceau de l'incurabilité, enfin qu'il produit constamment des effets sensibles et apparens : si on l'aborde avec ces préventions exagérées, elles seront déçues, et l'espoir trompé s'effarouche aisément.

J'ai trouvé dernièrement dans une lettre du judicieux M. Ménuret (*a*), les idées et les réflexions suivantes, qui se placent assez naturellement ici : « Mais aussi, dit-il, com-
» bien de choses mal présentées dans un
» temps, ou trop outrées, ou pas assez dé-
» veloppées, ont été proscrites et chargées
» d'anathèmes, qui reparoissent ensuite sous
» une forme plus avantageuse et dans des

---

(*a*) Let. VIII. sur la Topographie médicale de Paris.

» circonstances plus favorables, ont attiré
» le suffrage général. Il ajoute : un Écrivain
» ingénieux a fort judicieusement observé,
» qu'avec le temps vieilles folies deviennent
» sagesse et anciens petits mensonges, ont
» produit de grosses, grosses vérités.

M. Ménuret annonce qu'il a suivi pendant trois mois, le traitement du premier élève de M. Mesmer, « et qu'il y a vu beaucoup
» de spasmes, de convulsions, de mouvemens
» extraordinaires, produits par les procédés
» magnétiques : plusieurs effets singuliers ont
» paru s'exciter sous son doigt magnétisant,
» et il ajoute qu'il n'a vu aucune guérison
» de maladies bien réelles et bien caracté-
» risées. »

Le Magnétisme animal, d'après cet aveu, produit donc des effets; et s'ils ne sont pas utiles aussi promptement que les observateurs et sur-tout les malades pouroient le désirer, on en trouve la raison dans la nature et l'ancienneté de presque tous les maux de ceux qui se présentoient aux traitemens magnétiques. D'abord plusieurs de ces malades étoient souvent si désorganisés, que leur guérison n'étoit plus dans l'ordre des possibles, et la plupart des autres avoient presque toujours de ces affections profondes, qui demandoient beaucoup de temps pour être déracinées. En effet, au traitement de M. Mesmer, comme à celui que j'ai suivi, je

n'ai jamais vu que des maux invétérés : et cela devoit être, puisqu'on n'y venoit qu'après avoir essayé et même épuisé toutes les ressonrces de la Médecine. Hélas! ne rencontre-t-on pas journellement dans la pratique ordinaire des maladies devant lesquelles le Médecin le plus instruit est obligé de s'humilier et de confesser l'insuffisance de l'art? Je range dans cette classe les trois quarts des maladies chroniques : eh bien ! en pareil cas, les Médecins et sur-tout les malades, ne sont-ils pas trop heureux de trouver dans un moyen innocent, une ressource très-souvent plus heureuse que les remèdes ordinaires; c'est une planche qui s'offre à des naufragés : si elle ne les sauve pas constamment, au moins elle leur présente des chances et des espérances dans leur désespoir. Dans les affections lentes, nos moyens ordinaires sont quelquefois des maux factices ajoutés à des maux réels. En effet, ces cautères et ces vésicatoires ( qu'on prodigue à l'excès ), ne sont-ils pas des playes et des ulcères quelquefois très-douloureux ? et ces médecines et ces bols ( qui trop souvent passent à côté du mal ), ne donnent-ils pas des journées de douleurs?

J'observerai que je ne m'élève ici que contre l'abus et la fausse application de ces moyens, que les Médecins doivent employer d'après leur concience et leurs lumières, puisqu'ils n'en ont pas d'autres. Ce n'est pas leur faute si notre organisation ne se prête pas à leur

effet; le Praticien aura rempli sou devoir, s'il ne prescrit les remèdes dont je parle, que d'après des indications précises et positives, et non d'après une routine aveugle et irraisonnée, comme défunt *Thomas Diafoirus*, qui a laissé une postérité trop nombreuse.

Je reviens à M. Ménuret, que je me plais à citer : « Quant aux maux de douleur, » insiste-t-il, que nous ne savons que par la » relation du sujet, quelque confiance qu'il » mérite, nous ne pouvons regarder ses » rapports comme des observations déci- » sives, et j'ai appris à me méfier de ces cer- » tificats, etc., etc. »

Si un malade traité par M. Ménuret, dans une affection douloureuse, lui annonçoit qu'il est mieux ou guéri, il faudroit bien l'en croire sur sa parole ; enfin, le scepticisme doit avoir des bornes, et sur-tout ne pas présenter l'air de la partialité; c'est encore ici le cas d'un moyen terme, qui est de ne pas pousser trop loin la foi ou l'incrédulité. M. Ménuret ajoute, en parlant toujours à son ami : « Vous savez combien l'imagination, » l'exercice, le régime et les différens secours » ajoutés ouvertement ou en cachette, ont eu » de part à ce qu'il y a eu de réel dans les » succès... »

Ainsi, en avouant quelques guérisons, on veut en enlever l'honneur au magnétisme et l'attribuer

l'attribuer au régime, à l'exercice ou aux remèdes prescrits ouvertement ou en fraude. Je ne répondrai point à ce paragraphe, qui respire la prévention, et tend à jetter du louche sur la délicatesse des Médecins ou des particuliers, qui ont cru à la réalité et à l'utilité du magnétisme, et l'ont employés comme un moyen de guérison. Le respect que j'ai pour les talens et les qualités personnelles de M. Ménuret, me dispose à croire qu'il n'y a pas d'intention offensante, mais seulement des préventions légèrement conçues dans ces dernières phrases. Dans ce cas, il faut, comme le plus grand des Scipions, esquiver de répondre à l'accusation et proposer de rendre grâce aux dieux, non pour le gaind'une grande bataille, mais pour la découverte d'une nouveau moyen de guérir les infirmités humaines.

Comme le mérite réel de M. Ménuret, et son assiduité au traitement de M. Delon, pendant trois mois, donnent un grand poids à son opinion, je vais encore analyser quelques unes de ses assertions, et enrichir cet écrit de plusieurs de ses idées et de ses réflexions. D'ailleurs, son amour pour l'humanité et ce qu'il a fait pour constater la réalité du magnétisme, garantissent qu'il voudroit que la raison et la vérité fussent de mon côté.

« Enfin, dit-il, il pourroit bien y avoir » aussi quelqu'effet physique, comme je

» vous disois, produit naturel des émana-
» tions qui s'échappent des corps animés, et
» que les autres reçoivent et absorbent : c'est
» par elles que la nature a lié les individus,
» qu'elle a établi entr'eux une réciprocité
» d'influence et d'action, d'où résultent des
» phénomènes de divers genres, plus ou
» moins précieux dans l'ordre de la société,
» qui servent peut-être à l'étendre et à la
» perpétuer. Le procédé magnétique qui
» s'opère par un rapprochement assez sou-
» tenu, par un contact (*a*) assez immédiat,
» par des frottemens, peut, sans doute, ex-
» citer une sorte d'insurgescence dans les
» houpes nerveuses, etc. Mais, dit toujours
» M. Ménuret, quels que soient les effets
» résultans de ce concours de causes mo-
» rales et physiques, il ne m'a pas paru qu'ils
» fussent assez constans et assez durables
» pour pouvoir offrir un moyen de guérison
» susceptible d'être employé avec un avan-
» tage réel ; l'observateur désintéressé peut
» y trouver de quoi s'occuper et se satis-
» faire. »

---

(*a*) Il est prouvé pour moi et pour tous ceux qui se sont occupés sériéusement du Magnétisme, que le toucher immédiat n'est pas nécessaire, et qu'on produit même plus d'effet, en tenant les doigts ou les autres conducteurs, à quelque distance des parties qu'on magnétise. Ceci tend à mettre en défant quelques critiquestant plaisantes que sérieuses.

Ainsi M. Ménuret avoue qu'il y a un agent, puisqu'il y a des effets marqués : seulement il ne paroît croire à l'utilité de ces effets. J'avoue que ce dernier point est absolument du ressort de l'expérience, et qu'il ne peut être décidé qu'à un traitement ; mais en le suivant long-temps, et en observant avec la plus parfaite impartialité : si l'on y porte des dispositions hostiles, adieu le jugement, il est neutralisé ; on ne voit plus alors que ce qu'on veut voir.

M. Mesmer a proposé, à plusieurs reprises, à l'ancien Gouvernement français, et depuis quelques années, à celui d'une Puissance allemande, de lui accorder un local où il traiteroit sur-tout, les maniaques et les épileptiques, etc.; mais ses propositions philanthropiques sont restées sans réponse. Ainsi le magnétisme ne veut pas rester dans l'ombre : il provoque la lumière et la publicité

Quant au Somnambulisme, qu'on a mal-à-propos confondu avec le magnétisme, puisqu'il n'en est que l'effet très-rare, voici ce que M. Ménuret écrit encore à son ami, à ce sujet.

« Vous vous rappelez les faits singuliers
» que jai cités sur cette matière, à l'article
» *Somnambule* de l'Encyclopédie, et dont
» je vous ai communiqué les preuves. Le

» somnambule magnétique va encore plus
» loin, s'il faut en croire des témoins bien
» graves; et comme je n'ai pu, à cause de
» ma maladie, voir par moi-même, je suis
» obligé de m'en rapporter à leur relation,
» ou du moins de ne vous en parler que d'a-
» près eux. J'ai entr'autres pour garant, un
» Médecin très-impartial et très-éclairé, qui
» m'a assuré avoir assisté à plusieurs de ces
» expériences, où une personne magnétisée
» étoit tout-à-coup jettée dans cette espèce
» de sommeil, paroissant privée de l'exercice
» de tous ses sens, ayant les yeux couverts
» d'un bandeau très-épais : elle ne sembloit
» ni voir ni entendre, pour le commun des
» spectateurs; mais pour le magnétiseur et
» ceux avec qui il l'avoit mise en relation,
» elle acquéroit une activité, une sorte d'in-
» telligence et de compréhension qui la
» mettoient dans le cas d'exécuter leurs vo-
» lontés tacites et les moins cxprimées. »

J'ai cru devoir emprunter cet article sur le Somnambulisme de M. Ménuret, afin de ne mettre que le moins possible du mien, sur cet objet délicat.

Il résulte donc de ce qui est énoncé plus haut, 1. que l'Auteur de ces réflexions croit au somnambulisme naturel, puisqu'il a fourni des articles à l'Encyclopédie sur cet admirable sommeil. 2. Qu'un Médecin aussi éclairé qu'impartial, e t qui avoit été témoin

oculaire de ce phénomène, l'avoit assuré qu'il étoit très-réel.

Et moi aussi j'ai vu au traitement que j'ai suivi, des somnambules qui étonnoient et déconcertoient les meilleures têtes et les imaginations les mieux assises; mais comme je n'aime pas à prêter le flanc à l'incrédulité, je n'entrerai dans aucun détail à cet égard. On ne doit jamais, en effet, fixer l'attention publique sur des faits qui présentent l'empreinte du merveilleux, sans en mettre sur le champ la preuve à côté. Il y a des choses qu'il faut voir et palper même pour y croire, et le somnambulisme est du nombre. Il exige même, pour être bien jugé et apprécié, une attention profonde et suivie. Personne ne révoque en doute la réalité du somnambulisme ordinaire; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est qu'il est la crise ou l'effet, d'une cause maladive qu'il tend à guérir.

Le principe de la vie réagit constamment contre tout ce qui le gêne, à moins qu'une force supérieure n'empêche le développement des siennes. C'est dans ce dernier cas que le magnétisme animal peut déterminer des crises et des mouvemens, que la nature seule ne pouvoit pas opérer. Dans le somnambulisme magnétique ou spontané, tous les sens externes paroissent se concentrer vers l'organe interne de nos sensations, dont

ils ne sont, pour ainsi dire, que les prolongemens : alors ce centre commun enrichi des facultés de tous les autres sens, prend un développement et un perfectionnement qui paroissent tenir du prodige.

D'après les faits et les connoissances anatomiques, il paroit constant, que le *Plexus solaire* devient le rendez-vous, ou le point de contact de tous les sens extérieurs, lorsque, dans les crises somnambuliques, ils abandonnent leurs sièges ordinaires, et vont tous se réunir à leur origine commune. Outre que ce pléxus communique avec tous les autres nerfs du corps humain, n'est-ce pas là où vont retentir très-distinctement les émotions du plaisir et les étreintes de la douleur? MM. Lecat, Fabre et plusieurs autres phisiologistes distingués, ont donc eu raison de placer le siège ou foyer principal de la sensibilité, dans le plexus de l'estomac (*a*).

L'état critique dont il s'agit, constitue

---

(*a*) MM. De Bordeu et De Buffon pensoient que ce siège étoit dans le diaphragme; mais il est plus que vraisemblable qu'ils étoient dans l'erreur à cet égard. Certes ils avoient bien acquis l'un et l'autre le droit d'avoir ce petit tort.. Du reste, dans toutes ces hypothèses, le cœur est dépossédé de cette sensibilité si vantée tant en vers qn'en prose. La raison et l'anatomie se réunissent pour prouver qu'il ne doit pas être, et que réellement, il n'est pas très-sensible.

une situation intermédiaire entre la veille et le sommeil parfait, il peut donc se rapprocher plus ou moins de l'une ou de l'autre; ce qui lui donne plus ou moins de perfection. Si cet état est plus près de la veille, il participe alors de la mémoire et de l'imagination qui tiennent aux sens externes, et il est dominé par eux: de sorte que les impressions ne peuvent être considérées dans ce cas, que comme des rêveries : mais quand cet état est plus rapproché du sommeil, les impressions que reçoivent les somnambules, venant directement par le sens interne, à l'exclusion des autres, on peut les regarder comme fondée dans la proportion de ce rapprochement, et... mais je m'arrête, j'ai même été entrainé au delà des bornes que je m'étois prescrites par l'atrait du sujet. Lorsqu'il s'agit d'une chose qui ne doit pas être crue sur parole, on ne peut pas être trop réservé, en effet il faut prendre le somnambulisme sur le fait pour y croire.

Enfin M. Ménuret termine ses réflexions sur cet objet, par les assertions suivantes: « Le magnétisme animal avec ses écarts, et » sur-tout ses prétentions curatives, augmentera d'après la vogue étonnante, quoi» que passagère, qu'il a eu, l'histoire des » folies humaines; mais, peut-être bien ap» précié, il méritera un petit coin dans les » fastes de la physique et de la médecine. »

Ainsi, dans la conclusion de ses observa-

tions sur le magnétisme animal, M. Ménuret n'est pas plus tranchant, que dans tout ce qu'il a dit à ce sujet; et cela prouve sa délicatesse. Ayant reconnu la réalité et les effets de l'agent magnétique, il a dû en convenir; mais il a dû dire aussi qu'il ne lui avoit pas vu produire des guérisons bien décidées : de sorte que ses réflexions invitent naturellement tous les gens sensés et qui n'ont pas encore pris parti, à douter, enfin à examiner. Cependant j'observerai, que si le magnétisme animal devoit, comme il l'avance, augmenter l'histoire des folies humaines, ce ne seroit pas dans les fastes de la physique et de la médecine que, bien apprécié, il mériteroit un petit coin, mais dans ceux de Charenton.

Dans l'engoûment que devoit produire la découverte de M. Mesmer, chez plusieurs de ses élèves, ils avançoient hardiment qu'on poúvoit l'opposer avec avantage à presque toutes les maladies, moins cependant à celles qui ont cessés d'être guérsisables ( car ces gens-là pouvoient être exaltés, mais certes ils n'étoient pas des fous. ) Il faut même avouer qu'ils motivoient d'une manière très-spécieuse, l'extrême extension qu'ils donnoient à l'efficacité de leur agent. . . . Ils prétendoient que le fluide magnétique, n'agit point d'une manière précise et directe sur les organes ou les humeurs en particulier, mais seulement qu'il renforce l'action de la

nature, en imprimant aux nerfs un surcroit de ton et de mouvement qu'elle emploie toujours utilement; parce qu'il est de son essence de réagir constamment et de toute sa puissance sur les causes qui tendent à asséser l'intégrité de ses fonctions.

Les vomitifs et la plupart des purgatifs n'agissent pas non plus directement sur les humeurs, et ils n'en déterminent l'évacuation, quen irritant les organes qui les recèlent; tous les mouvemens extraordinaires qu'on imprime aux solides, vont retentir et réagir sur les fluides qui se trouvent dans leur sphère d'activité; voilà comment et pourquoi, l'électricité et le magnétisme animal, peuvent préparer et procurer des mouvemens critiques que la nature seule ne pourroit pas produire, sur-tout dans les maladies lentes : dans les maux aigus, on guérit assez souvent sans remèdes, parce que la fièvre, qui est la crise par excellence, suffit pour évacuer ou absorber la cause matérielle de ces maladies; ce qui prouve que le principe de la vie, fait toujours un bon usage de ses forces, et qu'il ne cesse de les déployer que lorsqu'elles sont opprimées ou épuisées. C'est alors que le Médecin doit nécessairement intervenir; parce que l'inaction de la nature doit être le signal ou l'époque de son activité: en effet, si l'un et l'autre restoient oisifs, la mort seroit prochaine et inévitable. La première chose à

faire alors, c'est d'interroger le pouls, afin de s'assurer si les forces sont absolument anéanties, ou si elles ne sont que gênées. Dans le premier cas, l'heure de la mort n'est pas loin, et il seroit au moins inutile de lui disputér sa proie; dans le second, il faut espérer et secourir les malades, en essayant sur-tout de relever les forces, et de les diriger contre la cause du mal; parce qu'il faut toujours que la nature soit pour beaucoup, dans la guérison de toutes nos maladies.

On doit bien pressentir que dans un Ouvrage aussi borné, il est impossible de tracer des plans réguliers et développés. J'observeraiencore ici que la Médecine n'est pas riche en moyens efficaces et curatifs contre les maladies lentes. Les Médecins sont souvent réduits, en pareil cas, à voir périr en détail ceux qu'ils tenteroient vainement de secourir sans pouvoir même adoucir ni arrêter un instant la marche progressive de leurs maux. Hé bien! quand l'expérience qui est la raison des siècles, nous a donné la fâcheuse certitude que dans une infinité de maladies, les ressources de la Médecine sont si souvent insuffisantes et vaines, pourquoi ne pas chercher à aggrandir son domaine ? Enfin, au lieu de s'épancher en regrets inutiles, pourquoi ne pas tourner ses vues et fixer son attention sur l'électricité et le magnétisme animal qui, dirigés avec sagesse et méthode, présentent pour la guérison de beaucoup de maladies, des

chances qui ne sont balancées par aucune espèce de danger ?

M. Mauduit a fait ressortir les avantages et fixé les limites de l'électricité médicale, avec autant de prudence que de sagacité. Il a accumulé les faits, interrogé l'expérience, et par cette heureuse manière de procéder il est parvenu à établir une théorie lumineuse et raisonnée qui, à son tour, par un cercle avantageux, peut très-souvent éclairer la pratique.

Le magnétisme s'est offert aussi à différentes réprises aux Médecins et à l'humanité; mais il a toujours été repoussé avec une espèce de fanatisme, et avec lui sont tombées de belles espérances. Cependant le magnétisme minéral, qui n'est qu'une modification, ou l'effet de la même cause, avoit été employé, souvent avec succès, contre certaines maladies. En effet, les pierres ou plaques aimantées, avoient soulagé ou guéri des maux de têtes, d'estomac, etc., etc...... Ces indices, ou plutôt ces preuves des propriétés médicales de l'aimant, devoient disposer à croire que le magnétisme en grand, pourroit être aussi appliqué avec succès, à l'économie animale. Il est à présumer que l'heure de la vérité sonnera et que tous les Savans arriveront à l'idée, que l'action et l'influence magnétiques sont les plus étendues de la na-

ture, et peut-être même la cause et le moyen de ses opérations principales.

Je me plais à pressentir la pensée et l'opinion de la postérité, à cet égard, et à croire que les physiciens-philosophes las enfin de contempler et d'admirer froidement cet étonnant et précieux phénomène, oseront en chercher l'explication, dont les germes et même les principaux élémens sont déjà éclos dans quelques têtes larges et pensantes (*a*), qui soumettront enfin à la lumière des écrits qui, sans doute, l'augmenteront. Je connois un Savant qui a été fort loin à cet égard, mais comme sa réputation vaut moins que lui, je ne le nommerai pas encore.

Tous ceux qui se sont élevés contre le magnétisme animal, se sont relayés pour assurer que ses effets tenoient uniquement à l'imagination, c'est-à-dire à cette faculté de

---

(*a*) Déjà un Membre de l'Institut s'est élevé contre l'attraction et la répulsion Newtonniennes, et a mis en avant quelques idées qui, bien développées, pourront mettre sur la voie de quelque vérités intéressantes. Il a même consigné dans le Journal de Paris du 11 mars, des questions qui semblent annoncer qu'à l'exemple de certains anciens, il ne croit pas que l'air ou la matière atmosphérique suive les mouvemens de la terre; parce que les directions polaires du fluide magnétique, ne s'expliqueroient pas aisément d'après cette donnée. Or toute supposition qui ne rend pas raison d'un effet aussi invariable qu'étendu, n'est pas fondée.

l'âme qui rend les objets présens à la mémoire. Une pareille assertion ne peut guère se soutenir ou s'écrouler par les efforts du raisonnement, qui n'a, pour ainsi dire, aucune prise sur ces dispositions métaphysiques, et qui a moins encore la mesure réelle de l'influence qu'elles exercent sur l'organisation. D'ailleurs, tout doit céder à l'évidence et à l'autorité des faits; j'en vais donc citer d'assez autentiques, pour commander, non une confiance aveugle, mais au moins une très-grande attention, d'autant qu'ils n'ont pas eu lieu dans l'ombre, mais à la face d'Israël.

MM. De Puiségur établirent à Busançi, près Soissons, un traitement public, en plein air, près d'un ruisseau et d'un grand arbre, pour donner plus d'intensité à l'action magnétique. Ce nouvel attellier de guérisons fut bientôt rempli et suivi par tous les malades et les curieux des environs, et il conste, par des listes, qui furent alors imprimées et rendues publiques, qu'ils obtinrent des guérisons aussi nombreuses qu'étonnantes. Cependant ces effets salutaires eurent lieu chez des enfans, dont l'imagination n'étoit pas encore éveillée, et sur des vieillards, chez qui elle étoit éteinte; enfin, sur des paysans, chez lesquels elle ne prend jamais un développement bien prononcé.

Enfin, M. De Tissart, officier aux gardes,

voulant partager avec MM. De Puiségur, le plaisir si doux et si pur de soulager l'humanité souffrante, établit à sa Terre de Beaubourg, un traitement où il obtint aussi les plus étonnans succès. Là, sous la voute du ciel, dans un verger agréable, se rassembloient tous les jours plus de cent malades de tous les âges et de tous les sexes.

M. De Tissart, comme MM. De Puiségur, paroissoit au milieu de ces bonnes gens, pour les diriger et tenir une note exacte et journalière des noms, des maladies, enfin des guérisons de ceux qui se présentoient au traitement. Il seroit à souhaiter pour l'humanité, et peut-être encore plus pour les grands de la terre, qu'ils formassent autour d'eux de pareils établissemens; parce qu'ils sentiroient alors que les jouissances attachées à la bienfaisance, sont bien plus douces et plus vivement senties, que celles que peuvent procurer la vanité et l'ambition; car, *le bonheur est de le répandre, de le verser sur les humains.* Cette vérité devroit être gravée par-tout en lettres d'or. En effet, les élans de la reconnoissance des malheureux vont retentir sur l'âme, tandis que les bourdonnemens mensongers de la flatterie vont s'amortir dans l'oreille, et ne laissent qu'une impression de mépris, pour ceux qui prostituent, sans mesure, les éloges qui devroient être réservés pour le mérite réel et la vertu.

Les adversaires du magnétisme animal ont [redacted] en vain nié les guérisons qu'on lui attribue, pour les mettre sur le compte de la nature. Les magnétiseurs sont bien éloignés de contester son influence, et la part bien légitime qui lui appartient dans la cure de presque toutes les maladies : ils savent très-bien que l'agent magnétique, ainsi que tous ceux de la Médecine ordinaire, ne peuvent que seconder le principe de la vie, soit en augmentant sa puissance, soit en diminuant les résistances.

Mais ce qui prouve d'une manière irrécusable l'existence et l'efficacité du magnétisme (au moins pour tous ceux qui ont suivi avec attention ses effets), c'est qu'il guérit assez souvent des maux qui résistent presque toujours aux moyens ordinaires de la Médecine, [redacted] d'ailleurs il n'a ni les inconvéniens, ni les dégoûts trop souvent attachés à ces derniers.

Il ne faut pas, sans doute, donner légèrement son attache à tout ce qui présente le cachet du merveilleux; mais on ne doit pas aussi tomber dans l'excès opposé, et croire, par exemple, sur la foi de quelques légères apparences, qu'une infinité de gens recommandables par leurs lumières et leur moralité n'ont été que les complices méprisables d'un charlatan étranger.... Eh bien! je l'ai vu de près ce Médecin, dont la célé-

brité éphémère, fit naître des opinions et des sentimens si opposés; et j'ose affirmer qu'il m'a paru, plein de candeur, de savoir et de génie.

En élevant la voix en faveur d'un homme qui ne m'appartient sous aucun rapport, et que poursuit une opinion injuste, j'obéis à l'instinct de la justice et à celui de la vérité qui me presse. Ceux qui bravent le ridicule pour soutenir une vérité utile repoussée par l'opinion, sont aussi louables, que ceux qui défendent une erreur par intérêt personnel, sont blamables. Il faut donc estimer ou mépriser beaucoup, ceux qui se sont livrés à l'étude et à l'application de la science magnétique, d'autant qu'ils ne peuvent invoquer l'ignorance en leur faveur : en conséquence s'ils n'étoient pas des dupes, ils vouloient donc en faire : il faut donc croire à leur déloyauté ou à leurs guérisons.

J'observerai que les partisans du magnétisme avoient beaucoup à perdre en trompant un instant, et rien, mais absolument rien à gagner. Ils se présentoient donc gratuitement à la société sous un aspect très-désavantageux; or, on ne joue pas ainsi contre rien son nom et sa réputation, surtout, lorsque l'un et l'autre sont sans tache. Certes, il y en avoit beaucoup de cette trempe parmi ceux qui se sont prononcés

en faveur du magnétisme animal (*a*). Il est probable, par exemple, que ceux qui ont établi des traitemens publics, à grands frais, chez eux, n'ont pas voulu tromper; et il y a beaucoup d'apparence qu'ils ne se sont pas trompés eux-mêmes, sur les faits très-multipliés qui se sont passés sous leurs yeux et sous leur direction. Le caractère connu de ceux qui fondèrent ces établissemens dispendieux et plilanthropiques repousse tout soupçon de supercherie.

En descendant dans ces détails, je ne puis pas avoir l'intention de surprendre la confiance, mais j'ai voulu mettre sur la voie du doute les têtes froides et les esprits justes, qui n'ont point encore pris parti dans cette grande controverse. Il est aussi nécessaire de rappeller les vérités tombées en désuétude, que de s'élever contre les erreurs en activité.

Les effets magnétiques doivent se révéler eux-mêmes : il faut les voir et même plusieurs fois, pour y croire. J'ajouterai que le premier aspect ne leur est pas favorable; du moins il augmenta mes doutes, et il fallut, pour les

---

(*a*) Il a pu se glisser au milieu des partisans du magnétisme, des hommes dont les intentions n'étoient pas parfaitement pures; mais où ne trouve-t-on pas de ces gens là? Ils étoient très-sûrement en petit nombre.

dissiper, des faits nombreux et bien constatés; mais aussi j'ai un penchant irrésistible à croire aux choses que j'ai vu et bien examiné.

Les détracteurs du magnétisme animal, pour se débarrasser de cette foule importune de faits, qui sembloit les accabler, les mirent tout uniment sur le compte de l'imagination; mais les malades qui avoient été guéris et les témoins des guérisons, ne pouvoient pas donner à une décision séche et tranchante, la préférence sur le témoignage de leurs sens. Dans les maladies aigues, il est assez difficile de distinguer si ce sont les remèdes ou la nature qui guérissent; mais il n'en est pas de même dans les maux chroniques, sur-tout l'orsqu'ils ont pris beaucoup de développement; parce qu'ils est alors prouvé que la nature ne peut rien. En effet, si elle ne les a pas dissipés dans leur origine, elle le peut encore moins lorsqu'ils ont faits de grands progrès. Qui ne peut pas le moins, ne peut pas le plus. Ainsi: lorsqu'on voit une de ces affections lentes qui a résisté au temps, à la nature et quelquefois aux remèdes, se civiliser au traitement magnétique, on est forcé de lui accorder les honneurs de la guérison.

Cependant pour me rapprocher par quelque nuance, de ceux qui attribuent à l'imagination tous les effets magnétiques, je con-

viendrai qu'ils paroissent prendre plus d'intensité lorsqu'elle est fortement tendue et excitée : et ce qui annonce que les dispositions morales ne sont pas tout-à-fait passives dans ces opérations, c'est que je me suis apperçu, ainsi que beaucoup d'autres magnétiseurs, que lorsque je donnois, par le récueillement, plus d'énergie à ma volonté, les malades paroissoient ressentir plus vivement l'influence magnétique.

Rien n'est plus connu et démontré même, que l'alliance étroite qui existe entre le moral et le physique, et l'influence très-active qu'ils exercent l'un sur l'autre; mais le *comment* et le *pourquoi* sont échappés jusqu'ici aux recherches et à la sagacité des anatomistes-philosophes.

Dans le délire et l'yvresse, le dérangement des facultés intellectuelles paroît suivre la gradation de celui qu'éprouvent les organes matériels; et ceux-ci, à leur tour, ressentent le contre-coup et l'influence des affections morales. Ce n'est pas tout; car cette action et cette réaction ne sont point bornées et renfermées dans chaque individu; nous les exerçons encore les uns sur les autres. On peut même avancer que l'existence et l'harmonie de l'univers, tiennent absolument à ces effets alternatifs et réciproques que produisent les uns sur les autres, tous les êtres et tous les élémens, dont il se compose.

Si les actions générales et particulières n'étoient pas constamment balancées et resserrées par des réactions égales, tout se désordonneroit et s'écrouleroit : chez les animaux, par exemple, dont chaque individu est un petit monde, et le type du grand tout, si les vaisseaux ne réagissoient pas sur le mouvement latéral du sang qui les dilate à chaque pulsation, la circulation, et parconséquent la vie, finiroit au premier jet. Dans le monde moral, comme dans la politique, n'aperçoit-on pas aussi ces contre-balancemens, qui tendent à ramener les hommes et les choses vers cette ligne mitoyenne tracée entre les excès, par la raison et la nature ?

On dira, peut-être, que ces recherches et ces observations, respirent le faste et la prétention ; mais cela tient plus à mon sujet qu'à mon intention. En effet, les vérités, en phisyque sur-tout, sont liées si étroitement, qu'il est presqu'impossible d'en aborder une, sans examiuer les autres. Les recherches les plus étendues ne doivent donc pas paroître déplacées, lorsqu'elles s'adaptent au sujet et qu'elles tendent à l'éclaicir.

Mon titre me commandoit de remonter à l'origine de la fièvre, et j'ai cru l'appercevoir dans un surcroît d'action, que la cause du mouvement, ou de la vie, excite toujours, lorsqu'elle rencontre des résistances. Eh bien! en méditant cette idée, j'ai

pensé et dit, que ce méchanisme si simple, présidoit à toutes les opérations de la nature. Si cette explication étoit plus compliquée et plus scientifique, elle feroit, peut-être, plus aisément fortune ; au reste, si ces appercus, qui se sont présentés sans doute à beaucoup d'autres, sont fondés, ils auront le sort de toutes les vérités. Je les livre aux hommes et au temps.

Mes réflexions sur les influences respectives, entroient encore dans mon plan, puisqu'elles me conduisent naturellement à parler de ces espèces de délires spasmodiques et contagieux, qui se sont manifestés, à diverses reprises, dans différens pays, et qu'on a voulu comparer aux phénomènes magnétiques. Mais ces scènes étonnantes et rares qui prouvent l'empire irrésistibles et désordonné que les facultés intellectuelles exercent quelquefois sur le corps, n'ont rien de commun avec les crises régulières et bienfaisantes que le magnétisme animal produit assez souvent. D'abord, celles-ci ne se communiquent pas, ne fatiguent point les sujets qui les éprouvent, et procurent même assez constamment, un mieux-être très-sensible, qui les leur fait désirer. Les autres, au contraire, paroissent désorganiser les facultés morales, et étouffer même cet instinct placé chez tous les êtres, pour veiller à leur conservation. Ce qui prouve que ces délires épidémiques tiennent seulement à des im-

pressions et à des sensations profondes et dépravées, c'est qu'on les a quelquefois arrêtées en frappant fortement l'imagination. (*a*)

Au reste, la réalité de ce délires contagieux et des autres affections spasmodiques de ce genre, ne prouvent rien contre le magnétisme animal et ses heureux effets; car ces cas rares et qui lui sont étrangers, ainsi que les raisonnemens les plus captieux, doivent échouer et se briser contre les faits, surtout quand ils passent à côté de la vraie question. Il n'y a qu'un moyen, en effet, d'ébranler la base de la confiance que peut mériter le magnétisme animal, c'est de prouver que les guérisons qu'on lui attribue sont fausses; mais en procédant à leur examen, il ne faudroit pas fermer l'oreille et les yeux à la vérité, pour ne les ouvrir qu'à quelques légères apparences qui peuvent, au premier aspect, paroître défavorables. Lorsqu'on veut attacher l'opinion publique à ses décisions,

---

(*a*) Suivant Plutarque, une pareille épidémie s'étant emparé de l'imagination des filles milésiennes, les portoit irrésistiblement à se pendre; et l'on ne trouva pas de meilleur moyen, pour arrêter cette contagion morale, que de lui opposer une opinion et un sentiment profond. En conséquence, les Magistrats ordonnèrent que toutes les filles qu'on trouveroit pendues, seroient exposées nues, la corde au cou, aux yeux de tout le monde. Alors les imaginations se réfroidirent, les suicides cessèrent.

il faut qu'elles présentent l'empreinte de la justice et de l'impartialité la plus sévère.

On a souvent insinué dans les conversations et même, dans des Brochures ( comme je l'ai déjà observé plus haut) lancées contre les partisans du magnétisme animal, qu'ils s'entendoient avec leurs malades, pour en imposer au public; et cette prétendue connivence moralement impossible, a fait quelfortune. J'en suis vraiment fâché, pour ceux qui répandent et accueillent de pareils bruits; parce que les gens de biens ne présument pas le mal: c'est bien assez d'y croire lorsqu'il est prouvé. On sait d'ailleurs que les calomnies les plus invraisemblables font et laissent toujours des traces quelquefois ineffaçables

La méthode de jetter en avant des doutes injurieux que la malignité ou l'ignorance propagent ensuite avec complaisance, est d'autant plus séduisante, qu'elle a presque toujours l'effet des calomnies directes, sans compromettre autant ses auteurs. Enfin pour ne laisser en arrière aucune des difficultés et des tracasseries dont on a voulu entourer le magnétisme anmal, j'observerai qu'on a attribué à la crême de tartre et à quelques autres moyens aussi foibles, les guérisons qu'il a procurées dans les maladies les plus graves.

Dans le traitement de tous les maux, il

faut presque toujours seconder le moyen principal et spécifique avec quelques secours accessorires. Lorsqu'on combat un ennemi formidable , on doit dresser toutes ses batteries, même les plus foibles; mais on n'attribue point l'avantage à ces dernières, lorsqu'on réussit. Seroit-on fondé à disputer au mercure, par exemple, la guérison des maladies qui sont de son ressort, parce que souvent on seconde son effet par les bains et quelques tisannes ?

J'ai d'autant moins hésité à me prononcer en faveur du magnétisme, que je n'ai aucun intérêt personnel à son rétablissement. Il n'est point ma découverte : aucun sentiment, aucune prévention n'ont donc pu m'éblouir ni égarer mon jugement. Cependant comme il faut tout dire j'avouerai ici que la chaleur avec laquelle j'ai parlé de ce moyen de guérir, a un motif personnel, mais qui paroîtra sans doute légitime. En effet, je suis convaincu que si c'est un bonheur d'exister, je le lui dois.

A la suite d'un de ces chagrins profonds qui laissent dans le cœur une trace ineffaçable, je tombai dans une maladie de langueur, dont les ramifications s'étendoient et se faisoient sentir à toute mon organisation. J'éprouvois une insomnie et des maux de tète habituels : le foye et, par une suite ordinaire et nécessaire, l'estomac ne fonction-

noient plus, etcetc. Enfin après m'être traité en ami pendant long-temps, et avoir épuisé tous les remèdes qui me paroissoient indiqués, sans pouvoir suspendre, même un instant, la marche toujours croissante de mes maux, j'attendois que le soufle de vie qui me restoit s'éteignît.

C'est dans cet état, et avec une foi très-chancelante, que d'après les instances très-vives d'un ami, j'eu recours au magnétisme animal, qui fixa promptement mon sort et mes incertitudes, puisque j'éprouvai un soulagement marqué dès les premiers mois; et que, dans l'espace d'une année, tous les accidens dont se composoit ma maladie, se dissipèrent successivement dans l'ordre inverse de leur développement.

Je sais qu'un fait isolé ne signifie presque rien en pareil cas; mais (comme je l'ai dis plus haut) j'ai été à portée d'en connoître beaucoup d'autres qui, sans m'être personnels, n'en sont pas moins réels ni moins autentiques pour moi. Je suis donc fondé à croire et à répéter que le magnétisme animal est un remède précieux dans beaucoup de cas. Lorsqu'une découverte n'a pas encore passé au creuset de l'expérience, il faut douter et se taire; mais on doit la soutenir quand des observations nombreuses et bien faites l'ont placée au rang des vérités. S'il est intéressant d'extirper du domaine de la Mé-

decine toutes les plantes parasites et nuisibles, il ne l'est pas moins d'y transplanter toutes celles qui peuvent devenir utiles.

Le Médecin jaloux de la gloire de son état, doit se constituer le champion de toutes les vérités anciennes et nouvelles, et l'ennemi de toutes les erreurs, quelle que soit leur origine : c'est le seul moyen de donner enfin à la science toute la perfection et toute l'étendue dont elle peut être susceptible, et d'avoir une boussole sûre et bien montée, pour se diriger dans le trajet difficile et souvent ténébreux de la pratique.

On auroit mal saisi ma pensée, si on avoit un instant imaginé, qu'en me prononçant en faveur du magnétisme animal, j'eusse l'intention de jetter quelque louche sur une science aussi utile qu'intéressante, sous tous les rapports, sur une profession enfin, que j'ai exercée pendant près de trente ans. Certes, si ses principes ne m'avoient pas paru fondés, et si je n'avois pas cru tenir un fil et des lumières sûres, je ne serois pas entré dans ce labyrinthe, où l'obscurité absolue et des lueurs incertaines même exposeroient à devenir homicide à chaque instant et à chaque pas. Si la science avoit tort, il faudroit sur le champ la proscrire. C'est bien assez des maux que fait sa fausse application : mais j'ose assurer que lorsqu'elle est exercée par un homme prudent, instruit et

qui a l'esprit de la chose, elle peut rendre à la société les services les plus précieux et les plus étendus.

Sous le rapport philosophique même, je ne conçois pas de fonctions plus estimables et plus touchantes : car il faut une philantropie peu commune, pour se décider à consumer sa vie au milieu des morts et des mourans, et à avoir constamment sous les yeux des tableaux déchirans, qui flétriroient et briseroient bientôt l'âme et le caractère, si l'habitude n'émoussoit à la fin la sensibilité. Si les Médecins avoient aussi souvent raison que la Médecine, J.-J. Rousseau auroit eu tort de dire qu'il faudroit qu'elle vînt presque toujours sans eux On pouroit ajouter avec plus de raison, peut-être, qo'il faudroit que certains prétendus esculapes, vinssent sans leur Médecine. L'individu fait tout dans l'exercice de cet art aussi profond que difficile; et l'on pourroit dire des principes de la Médecine en général, comme de tous les moyens de guérir en particulier, qu'ils deviennent utiles ou nuisibles, suivant la bonne ou mauvaise application qu'on en fait.

J'ai consigné et déposé dans cet Écrit, ce que trente ans d'étude, de méditation et d'expérience m'ont appris. En le rédigeant, j'ai laissé courir ma plume au gré de mes idées et de mes souvenirs. J'ai

recueilli bien peu, sans doute, en beaucoup de temps; mais le Vieillard de Coz m'a d'avance excusé, en disant que la vie est courte et l'art long et difficile; aussi cette récolte ne se fait pas sur des fleurs, comme celles des abeilles, mais très-souvent sur des épines. Chaque génération est comptable à celle qui la remplace, non seulement de l'état où elle a trouvé les sciences et les arts, mais encore des efforts qu'elle à fait pour les enrichir et en reculer les limites. Chacun doit donc ajouter, en raison de ses facultés, au dépôt et au domaine commun, sous peine de mériter la punition prononcée par la Sagesse même, contre le serviteur indifférent et tiède, qui n'utilisa pas les talens qui lui avoient été confiés.

Il ne faut pas que l'accueil souvent incivil et repoussant que reçoivent les découvertes les plus intéressantes, en impose et empêche de les annoncer, sur-tout lorsqu'elles ont trait à l'intérêt public; parce que la vérité, secondée du temps, doit toujours finir par s'établir sur les ruines de l'erreur. L'intrigue et la malveillance ne peuvent, en effet, balancer la victoire, que pendant quelque temps; on doit, en attendant que l'heure de la vérité arrive, se consoler avec sa conscience et ses intentions. Quand elles sont pures, on peut considérer stoïquement le jeu perfide des passions. Que j'aime la réponse de cet intéressant Galilée, qui con-

damné et puni, pour avoir soutenu que la terre tourne sur son axe et autour du soleil, dit, en la frappant du pied: *ils auront beau faire, elle tournera toujours.*

L'évènement a justifié son assertion, malgré les sept cardinaux qui signèrent sa condamnation, et le tribunal au nom duquel ils la prononcèrent. C'est donc souvent un malheur d'avoir raison avant les autres, et de prendre l'initiative des vérités. En effet, l'Inquisition a permis depuis au soleil de rester à-peu près immobile à son poste, et aux différens corps célestes de faire leurs révolutions autour de lui, comme centre de leurs mouvemens; de sorte que les philosophes ont leur franc parler, à cet égard. Si cet épisode ne s'adapte pas parfaitement à mon sujet, il prouve une chose qu'il est bon de répéter; c'est que les corps les plus imposans, lorsqu'ils sont aveuglés par les préventions, se laissent entraîner quelquefois à des excès bien violens, même à l'égard des plus grands hommes.

Il n'est donné qu'a un très-petit nombre de génies privilégiés, de s'élever à des conceptions et à des vérités nouvelles; mais il faut que ceux que leur médiocrité condamne à suivre les routes battues, accueillent et propagent toutes les découvertes qui leur paroissent utiles et fondées. Ainsi chacun concourt, suivant ses moyens, aux progrès

des connoissances humaines ; c'est sur-tout dans les discussions relatives aux arts qui intéressent directement le bonheur des hommes, qu'il n'est pas permis de se taire. En effet, on doit soutenir ou combattre toutes les idées et les opinions nouvelles, après les avoir cependant examinées mûrement et avec impartialité. Ce sont ces réflexions qui s'appliquent particulièremet à la Médecine, qui m'ont déterminé à parler du magnétisme et des guérisons nombreuses et très-intéressantes, qu'il à opérées sous mes yeux.

Je pressens très-bien que les motifs qui déterminèrent la chute et la disgrace de cette nouvelle manière de guérir, sont encore là, pour neutraliser les tentatives qu'on pourroit faire pour rappeller de nouveau l'attention publique sur cet objet. D'allieurs, le monde savant et sur-tout préoccupé, ainsi que les Tribunaux, ne prononce pas deux fois sur le même sujet, du moins à des epoques si rapprochées. Je n'ai donc pas cru que mes foibles moyens pourroient rendre l'existence morale et réhabiliter dans l'opinion ce fluide qui vivifie tout. Il y a peut-être un peu de témérité et d'ingratitude à dépouiller l'agent principal de la nature de ses propriétés et à contester l'influence réelle et immense qu'il exerce sur-toutes les parties constitutives de l'univers. Disons donc avec l'illustre et respectable victime de l'Inquisition. Ils auront beau dire, le fluide magné-

tique sera toujours la cause des principaux phénomènes de la nature.

Mais avant de perdre de vue cet objet, je dois observer que les zélateurs du magnétisme eurent tort dans l'origine, de déclamer d'un ton tranchant contre la Médecine, et de la présenter comme un art sans base, sans principe et par conséquent purément empirique. Je le répète ici ; cette science a ses principes fondés sur des connoissances positives. Je sais mieux que beaucoup d'autres, que leur application est délicate et difficile; mais avec un bon esprit, de l'etude et de l'expérience, on parvient à se familiariser, pour ainsi dire, avec les difficultés. Le coup-d'œil et le jugement se forment quelquefois si bien, que j'ai vu des Médecins saisir au premier aspect la cause et le vrai caractère des maladies qui paroissoient les plus compliquées. Avec de la réflexion, des connoissances et l'habitude, on peut parvenir à se faire une pratique toujours innocente et souvent utile.

La guérison constante de la galle, des maladies vénériennes et scorbutiques, offre une preuve irrécusable de la réalité de la Médecine et de l'insuffisance du magnétisme en plusieurs cas ; puisqu'il ne peut rien contre ces espèces de maux, tandis que la Médecine peut tout, puisqu'elle les guérit

constamment, à moins que les sujets ne soient désorganisés.

Mes conclusions sont que, pour avoir une manière de guérir la plus parfaite et la plus complette possible, il faudroit que tous les Médecins connussent le magnétisme animal, et que tous les magnétiseurs connussent bien la Médecine,

J'ai tâché de réveiller l'attention sur l'électricité médicale, qui, dans plusieurs maladies chroniques, opiniâtres, peut offrir une ressource précieuse; mais l'application de ce moyen très-énergique, a besoin d'être dirigée par un Praticien aussi prudent qu'éclairé, qui sache profiter des avantages qu'il procure, et prévenir en même temps les inconvéniens auxquels il expose. En effet. lorsque son action n'est pas ménagée et graduée avec beaucoup d'attention et de sagesse, il peut imprimer aux humeurs un mouvement si impétueux, et des déplacemens si brusques et si inattendus, que le Médecin le plus familiarisé avec ses effets, a besoin d'une grande sagacité pour les maitriser. Le mouvement du fluide magnétique est plus doux et plus analogue à notre organisation; desorte qu'il ne produit pas ordinairement ces métastases, qui mettent quelquefois, dans un instant, la vie des malades en danger.

Cependant, il seroit à souhaiter qu'il y eût dans chaque Ville un peu considérable, un appareil électrique ou galvanique en grand.

Mon opinion relativement à la fièvre, paroîtra sans doute exagérée, mais j'invite tous les Médecins, qu'elle pourra d'abord étonner, à l'examiner et à la creuser dans toute sa profondeur; car l'idée qu'il y a des maux nécessaires, quoique très-vraie, doit paroitre fort suspecte au premier abord.

Au reste, je ne suis pas le seul Médecin qui sesoit élevé contre l'abus du quinquina dans les fièvres intermittentes, mais j'ai infiniment plus limité son usage; parce que j'ai la persuasion que le mouvement fébrile est toujours dans le sens des besoins de la nature, et n'est réellement que l'effet de ce méchanisme, qui tend à la consrvation de l'harmonie et de l'équilibre chez tous les êtres animés.

M. Tissot et plusieurs autres Médecins ont jetté vainement en avant que les fièvres trop prolongées, pouvoient occasionner la jaunisse, l'hydropisie et beaucoup d'autres affections lentes de cette espèce. Eh bien! j'ai vu très-souvent au contraire, que la suppression intempestive des fièvres étoit suivie de ces mêmes maladies. Si la vérité est une, M. Tissot et ceux qui pensent comme lui,

ont nécessairement tort, si j'ai raison : le temps et l'expérience fixeront enfin les opinions à cet égard, et j'ai le pressentimeut très-fondé que la mienne prévaudra.

Qu'elle simplicité admirable la nature présente dans toutes ses opérations ! En effet, ce mouvement qui nous fait vivre, augmente lorsqu'il faut guérir. Voilà en quelques mots l'histoire de la vie et de la fièvre, tout se fait et se soutient avec et par le mouvement ; et cet effet général devient la cause de tous les effets particuliers, s'il cessoit un instant, tout auroit existé ! Tel doit être, au reste, le caractère distinctif de tous les ouvrages de cet Être incompréhensible, qui d'un soufle et d'un clin-d'œil peut tout animer et tout ébranler.

*Cuncta supercilio movens.*

Hor.

D'après la première conception de cet Écrit, il devoit être resserré dans un câdre plus étroit ; mais souvent ma plume a couru plus vite et plus loin que ma pensée et mon imagination. Je ne regretterai pas son indiscrétion, si les apperçus et les idées que j'ai mis en avant, deviennent avec le temps des vérités utiles.

Je ne comptois, en effet, m'entretenir que très-succinctement (comme je l'ai fait pressentir au commencement de cet Ou-

vrage), avec ceux qui commencent la carrière que je finis, et leur signaler ces fausses routes et ces lueurs infidèles, qui peuvent donner le change à un jugement neuf et à des sens inexercés : c'est ainsi qu'un ancien pilote se plaît à fournir des renseignemens sur les parages qu'il a long-temps fréquentés. Je serois trop dédommagé des soins que j'ai pris pour rassembler et rédiger ces [redacted], réflex si elles épargnoient une méprise et prévenoient un malheur. Oui, de toutes les couronnes, la seule qui souriroit à mon cœur, seroit celle de feuilles de chêne ; parce qu'elle ne fut jamais mouillée que des larmes de la joye et de la reconnoissance.

Enfin, tandis que je suis dans un moment d'abandon, je vais léguer à ceux qui doivent me succéder, non pas seulement la diète et l'eau, comme M. Du Moulin, mais le moyen de fixer la confiance et la bienveillance de leurs malades, en remplissant un devoir; c'est de déployer auprès d'eux cet intérêt et ces soins touchans, qui leur font réellement du bien et leur aident à supporter leurs maux. Il faut encore, que, pour l'honneur de l'art, tous ceux qui l'exercent paroissent en harmonie parfaite. D'ailleurs, les loix de l'action et de la réaction sont presque aussi constantes en morale qu'en physique. Si j'ai laissé échapper dans cet Ouvrage des citations et même des opinions que son titre ne promettoit pas, c'étoit afin

de lui donner une variété et un coloris, qui pussent en rendre la lecture supportable à ceux même qui sont étrangers à la Médecine ; parce qu'il contient des idées et des vérités qui ne doivent pas être renfermées exclusivement dans le sein de ceux qui la professent.

Il seroit intéressant que le public n'eût sur la Médecine que des idées justes et saines, et qu'il ne fût plus impreigné de ces préventions bisares, qui balancent et neutralisent quelquefois les conseils et l'autorité des Praticiens les plus justement accrédités : ces derniers, comme de nouveaux Bellérophons, sont trop souvent aux prises avec des chimères créées et favorisées par l'ignorance et la charlatanerie, et dans ces luttes ingrates et fréquentes, la vérité n'a pas toujours l'avantage.

Les passions et les intérêts privés, tiendront peut-être encore long-temps la raison humaine à la lisière, et l'empêcheront de prendre tout son essort et d'atteindre toute sa maturité ; mais j'ai le pressentiment que le règne des jongleurs finira, et que les vérités les plus précieuses ne fuiront pas toujours devant les hommes, comme l'ombre d'Anchise devant le pieux Énée : (a)

(a) *Ter frustrà comprensa manûs effugit imago.*

Car leur triomphe doit entrer dans les vues de la Providence. Il faut d'ailleurs donner le change aux contrariétés présentes, en prévoyant pour l'avenir des chances plus favorables. L'imagination peut, sans inconvénient, s'élever et errer dans la région des chimères innocentes et flatteuses, en attendant l'heure et le règne des grandes et utiles réalités. Mais le Médecin jaloux des progrès de son art, ne doit faire ni paix ni trève avec les erreurs dangereuses.

*FIN.*

A Versailles, de l'Imprimerie de M. Vuillerme,
Rue de Maurepas, N° 8.

# *ERRATA.*

*Page* 1 *ligne* 4 s imposant *lisez* si imposant.
*page* 9 *l.* 25 de lumières *lisez* de l'univers.
*page* 14 *l.* 28, seul *lisez* seule.
*page* 16 *l.* 3, qu'on ne pourroit *effacez* ne.
*page* 25 *l.* 2 préparoit, *lisez* prépare.
*page* 27 *l.* 7 sa, *lisez* la.
*page* 31 *l.* 18 porgression, *lisez* progression.
*page* 33 *l.* 26 développement, *lisez* développemens.
*page* 42 *l.* 4 ses, *lisez* les.
*page* 43 *l.* 18 contenter, *lisez* contente.
*page* 44 *l.* 26. personnelles, *lisez* personnelle.
*page* 47 *l.* 4. *Inter pectus et pudenda*, lisez *inter pudenda et pectus.*
*même page l.* 15. consommées, *lisez* consommés.
*page* 48 *l.* 23. tention, *lisez* tension.
*page* 51 *l.* 14. ;és, *lisez* les.
*page* 72 *l.* 16. ainsi les, *lisez* ainsi que les.
*ligne suivante.* dernières, *lisez* derniers.
*page* 78 *l.* 4. analogues, *lisez* plus analogues.
*page* 80 *l.* 12. l'absence, *lisez* à l'absence.
*page* 98 *l.* 12. su , *lisez* sur.
*même page l.* 15. Eranklin, *lisez* Franklin.
*même page, note.* eripnit. . . flulmen, *lisez* eripuit. . . fulmen.
*page* 98, *note l.* 3. syilème, *lisez* systême.
*page* 103, *note l.* 6. actas, *lisez* tractas.
*page* 109 *l.* 2. magnétisme, *lisez* magnétique.
*page* 115 *l.* 3. il ne paroît, *lisez* il ne paroît pas.
*page* 116 *l.* 28. *effacez* naturel,
*page* 121 *l.* 5 *et* 6. afférer, *liser* altérer.
*page* 127 *l.* 2. donc en vain, *lisez* donc aussi.
*même page l.* 19. *effacez* et que.

